

Ce même monde

FRAC

**Provence
Alpes
Côte d'Azur**

Le magazine
du Fonds
régional d'art
contemporain

**numéro 6
gratuit**



Ce même monde

Le magazine du Fonds régional d'art contemporain

www.frac-provence-alpes-cotedazur.org

numéro 6, gratuit, mai - septembre 2021

—
Ont contribué à ce numéro: **Éric Berton, Katia Kameli, Eva Barois De Caevel, Céline Ghisleri, Cécile Coudreau, Marc Duncombe, Charles Carmignac, Julien Martellini, Fabien Faure, Pauline Oliveira, Bastien Sbuttoni, Claire Lasolle, Lola Goulias, Clémence Plantard, Olivier Rebufa.**

—
Conception graphique: **Solie Morin**, soliemorin.fr

Corrections: **Laurence Lassimouillas**

Impression: **CCI, Marseille**

© Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur pour la présente édition.

© Les artistes pour les visuels sauf mention contraire.

Dépôt légal mai 2021.

Couverture:

Clarisse Hahn, *Los Desnudos*, de la série *Notre corps est une arme*, (détail)

2012, vidéo, couleur, sonore, 16/9, 13 min. © Clarisse Hahn.

Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

4^e de couverture:

Françoise Gimenez, *l'Aloès bleu*, 1981

Feuilles d'*Aloe vera*, photographie couleur, 40 x 60 cm

© Droits réservés, crédit photographique: © Gérard Bonnet

Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur

—
Remerciements à tous les artistes présents dans ce numéro, aux partenaires du Frac, aux mécènes du Frac, aux Amis du Frac et à toute l'équipe:

Nathalie Abou Isaac, Miren Berecibar, Hélène Bigot, Catherine Brunel, Coralie Bugnazet, Élodie Castaldo, Fabienne Clérin, Cécile Coudreau, Laure Courtès, Clara de la Cruz Balenci, Diane Elguer, Muriel Enjalran, Hélène Forgeas, Lisa Garcia, Lola Goulias, Étienne Grandguillot, Lilia Khadri, Laura Majan, François Marquant, Virginie Maurel, Gwénola Ménou, Francine Michaut, Florence Morel, Félix Neumann, Cassandre Pépin, Clémence Plantard, Elsa Pouilly, Pascal Prompt, Marojaona Rasolofo, Vincent Rat, Julia Ripert, Mélanie Sanchez, Bastien Sbuttoni, Laure Szymborski, Romain Timon.

Sommaire

5 Carte blanche **Éric Berton, Président d'Aix-Marseille Université**

Katia Kameli, Elle a allumé le vif du passé

8 Eva Barois De Caevel, entretien avec Katia Kameli
20 Bibliothèque éphémère
22 Rencontres autour de l'exposition
23 Frac / Fabrik

Clarisse Hahn, Los Desnudos

Olivier Nattes, Être monde

Le Frac en région

28 Exposition **Des murs invisibles**, Médiathèque Ranguin, Cannes
30 Exposition itinérante **Art/Work**, Parcours d'œuvres sur le territoire des Alpes de Haute-Provence
32 Exposition **Temps fossiles Temps présent**, Maison Nature & Patrimoines, Castellane
34 Résidence et rencontre **Hélène Baillot & Raphaël Botiveau**, Fort du Pradeau, Hyères
36 Exposition **Nicolas Floc'h, Invisible**, Fort Sainte-Agathe, Porquerolles
40 Projections **En perspective**, Videodrome 2 et Frac
42 Exposition **Le Voyageur, l'Obstacle, la Grâce**, Centre d'art contemporain, Briançon
44 Exposition **Pascal Navarro, Tout va comme je vais**, Église Sainte-Cécile, Ceillac
46 Résidence et exposition **Victoire Barbot et Karine Debouzie**, Centre de vacances du Brusç, Six-Fours-les-Plages
48 Projets éducatifs **Le Studio de poche Olivier Rebufa**

Médiation

54 Workshop **En chemins**
56 Workshop **Relecture d'une architecture**

En même temps

59 **Le Frac fait œuvre commune avec Aix-Marseille Université**
62 **J5/Archiculturel: un parcours urbain et artistique**

Carte blanche

Éric Berton

Président d'Aix-Marseille Université

En écrivant ces mots, j'ai le sentiment profond que les Frac, et tout particulièrement le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur, sont parmi nos guides naturels. Cette initiative qui aura bientôt 40 ans a pour mission de sensibiliser le public le plus large aux démarches artistiques contemporaines et de diffuser largement le fonds constitué sur le territoire régional en développant des partenariats réguliers. Notre Frac régional est plus qu'exemplaire et Aix-Marseille Université se félicite d'avoir signé tout récemment une convention de partenariat qui permet notamment d'ouvrir le Frac à notre communauté universitaire, d'accueillir le Frac dans nos murs mais aussi de construire un programme de recherches commun. L'université joue un rôle primordial dans la construction de nos sociétés. Elle a aussi pour mission d'accompagner les talents et de s'appuyer sur l'art et la culture pour développer des formes de vie et de pensée. Aix-Marseille Université construit sa stratégie sur ces valeurs. Elle inscrit ainsi la tolérance, la générosité et le partage au cœur de son développement et de son rayonnement. En effet, l'université reste un endroit de confrontation et de partage des idées permettant de changer notre manière de voir. Le croisement d'idées, l'interdisciplinarité et les méthodologies d'approches de la société bouleversent notre pensée et font prendre conscience de l'effort à faire pour accepter une nouvelle posture, et la culture en est la clé. L'université doit accompagner notre ouverture au monde, notre perméabilité à notre environnement proche ou lointain. La culture demande d'aller au-devant d'interrogations, de se mettre en danger et d'enrichir notre imagination – en un mot, la culture n'est pas un long fleuve tranquille.

2021 sera une année riche, du moins nous l'espérons dans ces moments difficiles pour la culture et l'université. Elle permettra notamment d'accueillir dans un lieu universitaire destiné à la culture, le Cube d'Aix-en-Provence, une initiative du Frac. Il sera proposé, en mars-avril prochain, aux étudiants de concevoir une exposition publique d'œuvres vidéo choisies au sein de la collection. Aix-Marseille Université offrira une bourse doctorale sur le thème « art contemporain et société ». Cette collaboration s'inscrit aussi dans la volonté de contribuer plus systématiquement et plus profondément à la définition de l'identité d'Aix-Marseille Université. En effet, l'université se doit de développer un modèle culturel de la découverte et de la transmission – modèle qui se construit autour des grandes œuvres d'art et de l'esprit, celles de la littérature, du cinéma, des sciences et de leur histoire et naturellement de l'art plastique contemporain. La finalité est évidemment de transmettre à tous ceux qui le désirent les bases d'une culture citoyenne. Quel beau compagnon de route que le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur !

Katia Kameli

Elle a allumé le vif du passé

plateaux 1 & 2

du 20 mai au 19 septembre 2021

commissaire **Eva Barois De Caevel**

Exposition organisée dans le cadre de la Saison Africa2020, avec le soutien d'Axian et de la Fondation H.
Cette exposition fait partie de la programmation satellite des Rencontres d'Arles dans le cadre du Grand Arles Express.



Katia Kameli, *le Roman algérien - chap. 3*, 2019, vidéo HD, 45 min. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021.

Elle a allumé le vif du passé est une exposition monographique, dans le cadre du Focus Femmes de la Saison Africa2020, de l'artiste et réalisatrice franco-algérienne Katia Kameli. La pratique de Katia Kameli se fonde sur une démarche de recherche : le fait historique et culturel alimente les formes de son imaginaire plastique et poétique. Dans le cadre de cette Saison panafricaine dédiée à présenter le point de vue de la société civile africaine du continent et de sa diaspora, il semblait nécessaire, et plus encore à Marseille, de partager l'œuvre d'une artiste qui se consacre à l'écriture visuelle de l'histoire algérienne, en France et en Algérie, depuis déjà deux décennies.

Eva Barois De Caevel, commissaire de l'exposition, entretien avec Katia Kameli, 24 novembre 2020

Eva Barois De Caevel: Est-ce que tu peux commencer par me parler de la genèse du *Roman algérien*, aujourd'hui, un ensemble de trois films, qui sera présenté au plateau 1 lors de ton exposition monographique *Elle a allumé le vif du passé* au Frac ?

Katia Kameli: Le point de départ, c'est un kiosque sauvage à Alger. Je l'observe depuis des années. Il est situé dans une artère principale, près de la grande Poste, de cafés où je peux donner des rendez-vous, il est partie prenante de mes circulations dans la ville. Il faut bien comprendre qu'il y a peu de tourisme en Algérie depuis les années 1990 en dehors des binationaux l'été. Alors, je m'interrogeais : à qui était dédié ce lieu, à qui était-il adressé ? Farouk, le propriétaire, installe ce kiosque quotidiennement sur les grilles de la Banque nationale d'Algérie. Il vend des images, des cartes postales de la période coloniale, des originaux, mais aussi des copies. Des photographies imprimées en noir et blanc, surtout de personnalités politiques, qui soit très connues et algériennes – Houari Boumédiène, Abdelaziz Bouteflika, Chadli Bendjedid – soit sont passées par l'Algérie et représentent des moments importants de l'histoire algérienne. On retrouve notamment les visages de l'Alger révolutionnaire, qui accueillait les indépendantistes, les visages d'un certain âge d'or, et notamment Frantz Fanon, Che Guevara, certains membres des Black Panthers. Farouk n'est pas le propriétaire d'un lieu : il vient chaque matin avec ses boîtes d'images, achève son installation en deux ou trois heures, tel qu'Aby Warburg et son *Atlas mnémosyne*, il installe une cartographie mémorielle avec ses boîtes d'archives pour recomposer une histoire occultée.

L'Algérie est un pays où il y a peu de confrontation à l'image, peu de musées, où l'accès aux archives est quasi impossible et où la religion rend parfois les questions d'images conflictuelles, et puis il y a ce kiosque, dans l'espace public. Je me demandais donc comment ce commerce particulier était interprété par les Algérien-ne-s.

Et puis j'ai été invitée par Zahia Rahmani à l'occasion de l'exposition *Made in Algeria* qui a eu lieu en 2016 au Mucem. C'était une réflexion sur la colonisation du territoire algérien par l'image et par la cartographie, alors j'ai eu envie de mener à bien un travail à partir de ce kiosque, travail qui est devenu un film, puis trois films.

Eva Barois De Caevel: Ces trois chapitres du *Roman algérien* sont assez différents. Comment s'est passé le travail entre ces films ? Savais-tu que tu allais en faire trois lorsque tu as tourné le chapitre 1 ? Pourquoi poursuivre ta réflexion de cette manière entre 2016, 2017 et 2019 ?

Katia Kameli: Alors que je montais le premier volet, j'ai compris que j'allais poursuivre car il y avait tellement de données et de strates à développer. Le titre *le Roman algérien*, suggère qu'on est parti-e-s pour un long *process*, c'est un titre ambitieux, mais il me semblait que ça indiquait ma relation à l'histoire. Cependant, le premier chapitre du *Roman algérien* n'a pas été conçu dans l'idée d'une suite, ma manière de travailler a davantage relevé de la dérive, j'ai visualisé des possibilités, certaines m'ont conduite quelque part.

J'imagine dans un premier temps des processus, puis j'observe s'ils peuvent se mettre en place ou non : j'avais envie de pouvoir tourner devant le kiosque, d'interroger plusieurs personnes, et notamment des historien-ne-s qui vivraient sur place.

J'ai tout d'abord sollicité Malika Rahal, il ne lui était plus possible de venir dans la temporalité. J'ai songé à Daho Djerbal qui m'a répondu rapidement, il ne souhaitait pas intervenir devant le kiosque mais il était heureux d'échanger avec moi. J'ai aussi contacté des personnalités ayant une réflexion sur l'image comme Samir Toumi – j'avais lu son roman, *Alger le cri*, où il décrit le kiosque en quelques lignes – ou Wassyla Tamzali qui projetait d'ouvrir un centre d'art à Alger. Et puis enfin, il y a eu les passant-e-s.

Pour tou-te-s, j'étais curieuse de comprendre quel était leur rapport à ce lieu-là. Je voulais créer une polyphonie, plus ou moins aléatoire. C'est un lieu qui laissait certain-e-s sceptiques, désapprouvateur-trice-s. Certain-e-s se sentaient même agressé-e-s par ces images, on entend ces réserves dans le film. Pour délier la parole des protagonistes du film, il fallait un-e interlocuteur-trice, j'avais imaginé que ce serait l'historienne, Malika Rahal, mais cela n'a pas été possible, alors j'ai dû endosser ce rôle. J'étais derrière la caméra tout en posant les questions, en plein Alger centre. Malgré nos autorisations, la police venait, les gens s'arrêtaient, commentaient, le dispositif était forcément complexe. Et j'avais peu de temps, peu de budget, une équipe technique pas toujours flamboyante. Les prises sonores et visuelles ont parfois été assez décevantes. Les accidents ont généré la forme, j'ai donc décidé qu'on n'allait pas voir les interlocuteur-trice-s



Katia Kameli, *le Roman algérien - chap. 1*, 2016, vidéo HD, 16 min. 35 s. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021.



Katia Kameli, *le Roman algérien - chap. 2*, 2017, vidéo HD, 34 min. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021. Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

à l'image, mais ça a été un travail colossal de montage. Le dispositif du chapitre 2 du *Roman algérien* était beaucoup plus simple. Le tournage a eu lieu à Paris, et le film repose beaucoup sur la personne et la figure de Marie-José Mondzain. Le film est organisé autour d'elle, de la projection capturée dans son iris, sur son visage, sur son corps, de son positionnement maîtrisé dans l'espace du cinéma et de son bureau.

Eva Barois De Caemel: Donc un point commun entre ces deux chapitres, déjà, ce sont des rencontres, plus ou moins provoquées ? Tu peux m'en dire plus sur la manière dont se produisent ces rencontres ?

Katia Kameli: C'est vrai que les trois films sont construits sur des rencontres : il y a le collectionneur, mentionné au détour d'une discussion avec Farouk, l'étudiante, que j'ai abordée à la faculté d'histoire d'Alger en organisant un casting sauvage, et puis des passant-e-s accosté-e-s devant le kiosque mais aussi d'autres personnes comme la *moudjahidate* (combattante), Louissette Ighilahriz que l'on retrouve dans le chapitre 2. Marie-José Mondzain, je l'ai rencontrée après une projection de film, j'avais très envie de travailler avec elle, et je ne savais pas comment l'aborder. C'est une philosophe que j'avais lue,

dont je connaissais la pensée, et qui avait nourri mon travail. Lorsque je l'ai rencontrée, elle m'a expliqué qu'elle avait prévu d'aller voir l'exposition au Mucem. Je lui ai dit que cela me ferait plaisir si elle trouvait le temps de m'en faire un retour, ce qu'elle a fait. C'est là qu'a commencé notre conversation. L'idée est venue alors très vite, dès que j'ai compris que mon dispositif l'intéressait et qu'il pourrait y avoir un chapitre 2 avec elle. L'idée de la salle de cinéma est apparue, la manière dont je pouvais capter son regard, j'ai réfléchi avec mon équipe au dispositif que j'allais mettre en place pour faire comprendre, à l'image, son rôle de philosophe des images. J'ai vraiment préparé ce tournage, j'ai lu et relu ses ouvrages.

Quand je m'adresse à quelqu'un-e, je fais toujours des recherches en me demandant ce qui va pouvoir potentiellement être livré. Le concept de l'*invu* est réapparu au cours de mes lectures préparatoires, l'idée qu'il y aurait deux parties a donc germé assez vite : l'une d'elles était l'image comme projection, l'autre l'image comme écran.



Katia Kameli, *le Roman algérien - chap. 3*, 2019, vidéo HD, 45 min. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021.

Eva Barois De Caemel: Et le chapitre 3 ?

Katia Kameli: Le chapitre 3 est, au départ, très écrit. Là aussi les choses se sont produites d'abord un peu instinctivement. Après le chapitre 2, j'ai eu envie de faire passer littéralement Marie-José Mondzain à travers l'image. Nous avons entamé une discussion plus intime, sur son rapport à l'Algérie. Et puis les images disposées sur le kiosque soulevaient la question des années 1990, de la béance de la décennie noire, c'est un questionnement qui était apparu lors du montage du premier chapitre déjà. J'avais donc envie d'y revenir, d'autant plus que cette période a certainement influencé ma pratique, et mon désir de documenter est né de cette frustration, de ces images manquantes. *Bledi, un scénario possible* (2004) ou *Nouba* (2000) et mes petits films en Super 8 commencés aux Beaux-Arts portaient déjà cette intention. C'était déjà des formes de dérives avec pour interrogation les dix années de guerre civile, qui ont modifié profondément la population algérienne. Lors de mes échanges avec Marie-José Mondzain, j'avais appris que son père avait été peintre en Algérie, j'avais peu de détails sur sa vie privée, et à un moment donné, elle m'a parlé d'une fresque qu'il avait réalisée et dans laquelle elle était représentée enfant. Une partie

d'elle était bel et bien restée en Algérie, j'ai cherché cette image, cette fresque, les peintures de son père, qui sont un peu des images manquantes pour elle aussi. J'ai fait beaucoup de recherches pour ce chapitre 3, mon côté féministe voulait que les femmes y soient plus présentes. L'histoire de l'indépendance algérienne, écrite de façon patriarcale, a été largement modifiée par le FLN, plusieurs figures politiques ont été effacées. Et si elle fait référence aux *moudjahidates*, ces femmes ont disparu du périmètre une fois l'indépendance proclamée. J'ai entamé une recherche sur les femmes artistes et ai découvert le travail de la photographe algérienne Louiza Ammi, et je me suis rendu compte que je connaissais déjà son travail, je l'avais vu dans *Liberté*, à un moment où j'accédais à très peu d'images de ce qui se passait en Algérie, où l'accès aux images et à l'actualité de l'Algérie était très compliqué. Je trouvais le journal *Liberté* à Barbès. Pour conclure, j'ai construit le chapitre 3 à partir de ces différentes visions, Marie-José Mondzain qu'on retrouve devant le kiosque, devant les peintures de son père, traversant des lieux importants pour elle, allant à la rencontre de femmes produisant des images et puis tout d'un coup, il s'est passé quelque chose de fabuleux : les jeunes, les hommes, les femmes sont sortis dans la rue, le mouvement du Hirak est né.

Eva Barois De Caevel: Comment as-tu vécu le Hirak, depuis la France et l'Algérie, et qu'est-ce que tu as voulu en dire, en faire, dans ton film ?

Katia Kameli: En temps normal, n'importe quels mouvements ou manifestations publics de ce genre auraient été tout de suite désamorcés par l'armée. Je me demandais pourquoi les généraux laissaient faire, à ce moment-là. Tu deviens parano dans ce pays ! Pourquoi est-ce qu'ils laissaient les gens sortir ? Pourquoi maintenant ? Est-ce qu'il s'agissait encore d'une guerre fratricide, ou pour des considérations économiques comme l'exploitation du gaz de schiste dans le sud ? Quoi qu'il en soit, j'y suis allée dès que j'ai pu, j'avais absolument envie d'y être, on avait tous rêvé de ce moment-là et je devais aussi avancer sur la préparation du film. J'avais besoin de vivre ça et mon premier vendredi était complètement dingue, c'est un moment dont je me souviendrai toute ma vie. Il y avait une énergie tellement particulière qui, enfin, réunissait tous les Algérien-ne-s comme si une utopie se réalisait. La jeunesse, que tout le monde pensait apolitisée, les femmes, qui avaient déserté l'espace public, sont sorties dans la rue, c'était une vague humaine incroyable, pendant un an, tous les vendredis, quelque chose d'exceptionnel s'est produit. Le chapitre 3 devait initialement se concentrer sur les années 1990, j'avais prévu de créer une rencontre entre Louiza Ammi et Marie-José Mondzain. Je voulais que Louiza ait la possibilité d'échanger avec quelqu'une qui allait avoir un autre regard sur son travail et qui pourrait l'amener vers la narration de cette période douloureuse et meurtrière. Je voulais évoquer cette décennie, par le biais du travail d'une femme photographe qui a bravé la peur dans un pays où il est extrêmement compliqué de faire des photographies. Et d'un coup, bam, le Hirak est arrivé, il a provoqué dans sa danse un tsunami d'images garni de milliers de drapeaux. Ce symbole de l'unité algérienne a retrouvé son sens. Louiza, qui est toujours photographe pour le journal *Liberté*, m'a permis de questionner le passé en m'ouvrant une porte vers le présent. Grâce à elle, on sort de l'échange à propos de l'image ou des images, pour suivre quelqu'une qui réalise des images. On sort de l'analyse pour aller dans

le réel et sur le terrain. Je me suis beaucoup interrogée sur la manière dont on montre une actualité. J'avais envie de capter ce moment du Hirak, j'ai pris des photos, pour comprendre ce qui se passait, de quelle manière j'allais ensuite pouvoir tourner, comment j'allais faire dans la foule, comment j'allais pouvoir circuler avec ma caméra. Et puis il y a eu des hasards heureux. À l'origine, Marie-José Mondzain ne pouvait pas être présente le vendredi et finalement un retard de visa a prolongé son séjour. Je me demandais si elle accepterait de participer à ces manifestations qui, bien que joyeuses, n'en restaient pas moins des mouvements de foule impressionnants. Mais voilà, c'est comme ça que plusieurs séquences se sont écrites au tournage. J'ai encore complexifié tout ça, parce qu'il y a eu, encore une fois, des rencontres. J'avais souhaité rencontrer différent-e-s acteur-trice-s lié-e-s à l'image lorsque je préparais le film, j'avais cette idée par exemple que Wassyla Tamzali et Marie-José Mondzain, qui avaient échangé par tablettes interposées, se rencontrent dans la réalité. Ça n'a pas été possible pour des raisons de calendrier, mais au cours de mes échanges avec Wassyla Tamzali, Assia Djebbar est apparue. Elle a toujours été là, mais elle est arrivée dans le film, en tout cas. Et puis je suis allée à ces réunions de féministes à Alger, en parallèle du Hirak, et c'est là que j'ai rencontré Ibtissem Hattali, la slameuse, que j'ai captée comme un personnage pouvant ajouter beaucoup au film en faisant apparaître, par la voix, par les mots, des images de cette jeunesse qui m'intéresse. Elle habite à Tipasa, une ville un peu sacrée pour moi (j'y ai passé des vacances heureuses), importante pour Marie-José aussi (une ville où elle s'était rendue de manière régulière avec ses parents). C'est la ville du Tombeau de la chrétienne, un endroit fort pour les Algérien-ne-s. Wassyla Tamzali m'a demandé si je savais qu'Assia Djebbar était enterrée à Tipasa. Elle jugeait aussi que cette femme n'avait pas été enterrée à la hauteur de ce qu'elle avait apporté à l'Algérie, car c'était une femme qui avait vraiment fabriqué des images pour et de l'Algérie. À ce moment-là, j'ai revu *la Nouba des femmes du mont Chenoua* et *la Zerda* d'Assia Djebbar et ça m'a replongée d'un coup dans cette histoire d'images manquantes, et j'ai alors eu très envie qu'elle soit présente dans

ce troisième chapitre. Wassyla Tamzali devait parler d'elle, et puis ça a finalement été la parole d'Ahmed Bedjaoui, seul protagoniste masculin, mais qui parle d'Assia Djebbar de manière très féministe et avec une grande justesse. C'est lui qui a produit *la Nouba des femmes du mont Chenoua*, il a accompagné ce premier film d'une femme algérienne sur des femmes algériennes, et il avait une connaissance incomparable de ce qu'avait été ce geste et des difficultés qu'elle a dû affronter.

Eva Barois De Caevel: Ça remonte à quand, ta rencontre avec Assia Djebbar, alors ?

Katia Kameli: J'avais lu, il y a très longtemps, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, un recueil de nouvelles de Djebbar, et à New York, j'avais visité cette exposition incroyable, *WACK! Art and the Feminist Revolution* (MoMA PS1, 2008). À l'époque, je n'avais pas vu le film d'Assia Djebbar *la Nouba des femmes du mont Chenoua* en entier, mais j'avais déjà fait un film qui s'appelait *la Nouba* (2000) et avec *WACK!*, je l'ai découvert en entier. J'ai été très touchée, notamment parce qu'en France, souvent, on ne savait même pas qu'elle avait fait des films. Et puis son film était présenté dans une exposition remarquable, que j'ai trouvée vraiment importante.

Eva Barois De Caevel: Le titre de l'exposition, *Elle a allumé le vif du passé*, ce sont des mots de Djebbar. Tu peux revenir sur ce choix ?

Katia Kameli: En ce qui concerne le titre de l'exposition, il faut revenir à un livre de Wassyla Tamzali, *En attendant Omar Gatlato : regards sur le cinéma algérien*, qui contient ce chapitre, consacré au travail d'Assia Djebbar, dans lequel est transcrite une chanson qui fait partie de la bande-son de *la Nouba des femmes du mont Chenoua*, chanson écrite par Assia Djebbar. Ce sont des mots qui m'ont énormément touchée. Ibtissem Hattali est devenue la protagoniste du film – personnage féminin qui arrive de Tipasa, avec une nouvelle forme, puisqu'elle fait du slam (ce qui n'a l'air de rien vu d'ici, mais qui est un peu plus complexe et intéressant en Algérie) – en charge de cette chanson. C'était comme essayer de réunir des images, des pensées, en une séquence.

Eva Barois De Caevel: Une autre femme, qui a une place importante dans *le Roman*, et dans l'exposition au Frac, c'est Louiza Ammi. Tu peux nous parler d'elle, et de ta relation à elle et à son travail ?

Katia Kameli: Louiza Ammi est une photographe estimée par un certain nombre de personnes en Algérie, mais un peu comme pour Assia Djebbar – qui l'a lue, qui a vu ses films ? – elle n'est pas forcément reconnue à sa juste mesure, selon moi. Louiza a accumulé un nombre d'images incroyable et les gens la connaissent comme photojournaliste, mais elle fait des images qui sortent de ce carcan. Son travail, c'est le regard d'une femme dans les années 1990, qui se retrouve sur le champ de bataille. C'est un geste qu'elle fait très tôt dans sa vie, ce geste d'aller sur ce terrain et prendre ces photographies. J'avais envie de savoir comment ça s'était passé pour elle, une femme passionnée par son travail, par ses sujets, ce qui se ressent dans la relation qu'elle a avec les personnes qu'elle photographie, dans sa manière de cadrer. C'est quelqu'une qui réfléchit à la puissance des images et à la poésie qu'elle peut apporter dans une image.

Eva Barois De Caevel: Et il y a une photographie d'elle qui sera exposée en tout début de parcours dans ton exposition...

Katia Kameli: Oui, l'image *le 17 mars 1997* qui sera exposée au Frac est une image qui questionne le regard, une image qui m'a complètement bouleversée. Elle dit beaucoup de l'Algérie, elle résume beaucoup de strates de l'histoire, il me semble. Il y a une disposition très spécifique du regard dans cette image, avec notamment ce regard d'une femme, caché par la main d'un homme. Lorsque nous avons fait le tournage du *Roman*, j'ai demandé à Louiza si elle voulait bien m'en donner un tirage, et c'est une image qui ne m'a pas quittée. Louiza évoque le contexte dans lequel elle a pris cette image dans le film, en tout cas en partie.

C'est une scène d'attentat, juste après une deuxième déflagration. Louiza a capté ce geste : geste de protection ? J'aime vraiment cette image, qui permet de commencer l'exposition par une interrogation : sur le regard qu'on pose sur les choses, sur ce qu'on est capable de voir, sur les situations où on va détourner le regard, plus globalement sur notre capacité à regarder.

Eva Barois De Caevel : Que penses-tu de l'enjeu, notamment avec cette pièce, que représente le fait de montrer tes films en salle d'exposition ou au cinéma ? Je sais que tu étais très satisfaite de ton expérience à la Kunsthalle de Münster l'année dernière, où *le Roman* était présenté sous la forme d'une installation comme il le sera au Frac, et dans un contexte d'exposition, mais qu'est-ce qui se produit quand tu montres *le Roman* dans une salle de cinéma ?

Katia Kameli : Il me semble que la manière dont on montre nos films est proche de la manière dont on fait des films. Le film est un dialogue entre l'image et le son, ce qui en fait un médium de l'entre-deux, entre la salle de cinéma et d'autres exclusivement dédiés à l'art contemporain. Par la grammaire de mes montages, qui n'est pas linéaire et ma forme plus cinématographique, je questionne cette lisière qui est de plus en plus poreuse. En tout cas ma pratique de l'image en mouvement est à la lisière de ce qu'on appelle l'art vidéo et le cinéma, cette lisière est de plus en plus poreuse. Ce sont des questions que je me suis posées auparavant, sur d'autres films, d'autres projets, par exemple pour ma dérive à New York *7 Acts of Love in 7 Days of Boredom (2008-2011)* j'ai opté pour une installation. Pour *Futur (2014)*, qui reposait sur un processus similaire, produit dans le cadre des Ateliers de la Méditerranée de Marseille-Provence 2013 et qui est devenu un film. Pour *le Roman algérien*,

la question s'est posée à partir du moment où j'ai pensé le chapitre 2. J'ai toujours eu envie d'en faire un long métrage. D'une certaine manière, par sa forme actuelle en trois chapitres, c'est déjà pour moi un long métrage, bien que cela ne corresponde pas au format de cinéma traditionnel. Rien que pour des festivals, c'est problématique : sous quelle catégorie l'inscrire, c'est une question qui se pose fréquemment. Mais je suis très heureuse d'avoir pu montrer *le Roman* aussi bien dans des dispositifs d'exposition qu'en salle et d'avoir constaté que des personnes qui n'étaient pas dans des schémas de pensée traditionnels ont trouvé que ça fonctionnait très bien comme ça. Lors des différentes projections auxquelles j'ai pu assister, et qui ont suscité beaucoup de débats, il y a un retour immédiat qui est toujours très intéressant.

Ce que j'aime cependant dans le dispositif d'exposition, comme ce sera le cas au Frac, c'est qu'on peut suivre la narration que j'ai mise en place, mais on n'y est pas contraint, on peut aussi décider de ne pas la suivre, on peut quitter la salle, on peut repenser cette narration physiquement.

Eva Barois De Caevel : Où en es-tu avec *le Roman algérien*, est-ce que tu envisages une suite ?

Katia Kameli : La situation ne s'y prête pas. Je n'en ai pas terminé avec *le Roman*, mais là il est impossible d'aller filmer en Algérie et le Hirak est pour ainsi dire en stand-by. La fin du chapitre 3 est délibérément ouverte, c'est un moment de poésie porté par une nouvelle génération. Il y a aussi cette question de faire des trois chapitres un long métrage traditionnel, justement, mais si je le montais ainsi, il me faudrait aller refaire des images en Algérie également. Et il faudrait tout réécrire.



Katia Kameli, *Stream of Stories - chap. 6*, 2019, vidéo HD, 19 min. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021.

Eva Barois De Caevel : Peux-tu me parler maintenant de *Stream of Stories*, l'installation qui sera présentée au plateau 2 ?

Katia Kameli : *Stream of Stories* est né d'une conversation avec un anthropologue. Nous parlions d'une œuvre que j'ai réalisée, *The Storyteller (2012)*, où il était question de l'influence de l'Inde au Maghreb. Au détour de la conversation, cet anthropologue m'a demandé si je savais que *les Fables de la Fontaine* étaient inspirées de contes arabes. Cela m'a vraiment marquée, parce qu'en fait non, je ne le savais pas. Je suis allée chercher dans ma mémoire, j'ai eu des souvenirs de mon enfance, où il fallait réciter ces fables en classe, apprises par cœur. J'ai eu souvenir d'une bonne professeure de lettres, qui nous avait évoqué l'influence d'Ésope mais pas l'influence arabe, cela m'aurait marquée. Alors j'ai entamé des investigations, j'ai découvert *le Kalila wa Dimna* et *le Pañchatantra*, mais aussi de nombreux groupes de recherches sur le sujet, dans le monde entier, et puis les manuscrits originaux conservés à la BNF. Cela me semblait de plus en plus étrange que ces origines arabes ne soient jamais évoquées au cours de notre scolarité, en France, notamment pour un texte si célèbre, si étudié, présent dans tous

les manuels. Je me suis aussi procuré une version intégrale des *Fables choisies*, et, à partir du livret 7, on retrouve cet avertissement tout à fait clair de La Fontaine, dans lequel est mentionné Bidpaï. Je me suis d'autant plus interrogée sur ce monument de la littérature française, pour lequel on va mentionner avec intérêt les inspirations grecques mais pas les inspirations orientales. Je me suis aussi demandé pourquoi on ne parlait pas plus de la traduction, et de ce qu'elle signifiait, au cours de nos études. *Stream of Stories*, ça a été un an de lecture, d'accumulation, de recherche. Je pensais et voulais en faire un film qui traverserait l'Inde, l'Iran, le Maghreb... Finalement, c'est devenu une installation lorsque Élise Atangana est venue me rendre visite à l'atelier alors qu'elle préparait une exposition en Suède à laquelle elle m'invitait à participer (*Entry Prohibited to Foreigners*, centre d'art Havremagasinet, Boden, 2015). J'avais déjà accumulé tellement de matière, je me suis mise à réfléchir à des formes qui pourraient aboutir plus rapidement, des idées issues de mon projet de film qui ont pu s'incarner dans une installation en chapitres. C'est comme ça que la série d'entretiens (qu'on retrouve notamment dans le chapitre 5 qui sera présenté au Frac) a commencé.



Vue d'exposition, *Tous, des sangs-mêlés*, Mac Val, Vitry-sur-Seine, 2017. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021. Crédit photo: Aurélien Mole.



Katia Kameli, *les Animaux malades de la Peste; la Tortue et les deux canards*, 2016, impression fine art et dorure à l'or 22 carats sur papier Bamboo. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021. Crédit photo: Aurélien Mole.

L'idée était de vraiment reprendre la forme du *Kalîla wa Dimna*, avec son récit cadre, de reprendre des fables et de les faire interpréter dans les pays que ces fables avaient traversés, de voir comment des spécialistes, des scientifiques, nous mèneraient vers des séquences de fiction. Ces narrateurs, que moi je pourrais capter sous l'angle et avec les codes du documentaire, comme je sais le faire, mimeraient dans la structure du film le rôle des narrateurs du texte ancestral.

Et puis au-delà de ces entretiens, il y a eu l'idée de fabriquer des masques, puis le travail de recherche sur l'iconographie des fables, et sur le texte, puis plus précisément sur une première fable, *la Tortue et les deux canards*, qui se prêtait bien à la comparaison des versions, avec trois versions assez proches. La première installation en Suède était plutôt pensée comme un cabinet de curiosités. Puis il y a eu d'autres invitations et le travail s'est poursuivi. Avec *What language do you speak stranger?* à The Mosaic Rooms à Londres, avec *Tous, des sangs-mêlés* au Mac Val, avec *Stream of Stories, chapter 3* au CCA à Glasgow, où j'ai mené, avec un groupe d'étudiants, une interprétation théâtrale ou du moins performée de la pièce, puis au Frac Île-de-France, où nous avons réalisé un *workshop* de fabrication de marionnettes et puis à la Biennale de Rennes, qui a été un moment important, avec une proposition que je souhaitais davantage liée au contexte et qui s'est incarnée dans la découverte d'un traducteur des *Fables de la Fontaine* en breton. La question du narrateur est revenue et a évolué par ce biais, notamment grâce à ma collaboration avec la comédienne Clara Chaballier (qui joue dans les deux chapitres qui sont présentés au Frac). La question de la traduction est devenue très importante.

Pour le chapitre 5, nous nous sommes intéressées au premier traducteur, Bourzouyeh, celui qui a été chercher ce traité politique rédigé à la cour du rajah, où il a passé des années pour rapporter une transcription et une traduction perses au roi Anouchriwan. À son retour, il a demandé non pas des droits d'auteur, mais sa place d'auteur: qu'un chapitre, qu'une introduction lui soient consacrés. Les questionnements de Bourzouyeh, dans cette sorte de préface, sont de passionnants questionnements d'auteur·trice, de créateur·trice: ce qu'est un·e traducteur·trice.

Eva Barois De Caebel: Comme pour *le Roman algérien*, tes lectures sont essentielles dans ce travail aussi, et cela participe de la forme...

Katia Kameli: C'est vrai que toutes les formes autour desquelles gravite *Stream of Stories* sont très liées au papier. Mais le livre, c'est si important pour moi, c'est grâce au livre qu'on s'élève, en tout cas c'est vrai pour moi. C'est un support qui m'a aidé à valider mes intuitions, c'est quelque chose sur quoi l'on peut se reposer. *Stream of Stories* mêle plein de formes qui m'intéressent. Les sérigraphies, les iconographies, les fac-similés, tout cela tourne autour du livre, de la traduction, du rapport entre l'original et la copie. Ce sont des questions qu'on se pose en tant qu'artiste, il n'y a jamais vraiment d'original selon moi, on ne fait que réinterpréter ce qui nous a nourris et c'est une bonne chose, c'est une posture que je revendique en tant qu'artiste. C'est en cela que je dis parfois que mon positionnement rejoint celui du/de la traducteur·trice.



Katia Kameli, *Stream of Stories - chap. 5*, 2018. Vidéo HD, 34 min. © Katia Kameli, ADAGP, Paris, 2021. Vue de l'exposition au Phakt - Centre culturel Colombier dans le cadre de la biennale les Ateliers de Rennes en 2018. Crédit photo: Aurélien Mole.

Eva Barois De Caevel: J'ai tendance à trouver compliquée et galvaudée la posture d'artiste-chercheur-se et surtout la propension de l'art contemporain à incorporer un peu superficiellement tout ce qui se fait dans d'autres champs. Qu'est-ce que tu en penses ?

Katia Kameli: Je me retrouve parfois classée dans cette catégorie. Je dirais, en ce qui me concerne, que l'art m'a toujours semblé relever de la recherche, mais de la manière dont je l'évoquais auparavant, en considérant que le/la traducteur-trice est aussi un-e chercheur-se. J'ai d'ailleurs pensé cela bien avant de faire autant de recherche au sens strict. Sans faire le rat de bibliothèque, les choses ne viennent pas de nulle part, même malgré nous, les formes ne viennent jamais de rien, tout est intertexte.

Eva Barois De Caevel: J'aime beaucoup la dimension ludique qu'on retrouve finalement assez souvent dans tes formes, mais aussi dans ta façon de réfléchir à ton travail. C'est présent dans tes photographies, beaucoup dans *Stream of Stories* (dans le collage, le détournement, les

marionnettes, etc.), dans ton travail sur le raï, et tu as souvent eu des suggestions formelles plutôt malicieuses (notamment ce moment où nous avons pensé à produire un passe-tête) alors qu'on travaillait sur cette exposition. Nous avons aussi souvent discuté de l'enfance et du « jeune public », et de nos filles, qui visiteraient l'exposition...

Katia Kameli: C'est vrai que nous avons évoqué beaucoup de pistes en ce sens pour cette exposition, même si elles ne se sont pas forcément réalisées, notamment pour des raisons de moyens. C'est vrai que j'aime bien aller voir des expositions avec ma fille, j'aime son regard, je le trouve très intéressant, c'est vrai aussi que mon travail s'attache au point de vue, à la manière dont on regarde les choses, et l'enfance est un point de vue qui a toujours beaucoup de sens pour moi. Peut-être est-ce aussi lié à ce besoin chez moi, toujours, de rester « abordable », sans être didactique, de donner différents degrés de lecture, de proposer des pièces lisibles, sans codes. Je ne veux pas m'adresser uniquement à un-e certain-e spectateur-trice.

Eva Barois De Caevel: Que va-t-il advenir de *Stream of Stories* après ce chapitre 6 tourné à Rabat et cette nouvelle version de l'installation qui sera présentée au Frac ?

Katia Kameli: Actuellement je travaille à une adaptation théâtrale avec Clara Chabalier. On change de territoire et ça m'excite beaucoup. Il y aura du film dans notre proposition, mais cela m'intéresse vraiment d'expérimenter un nouveau territoire avec ce projet-là. Clara est metteuse en scène et actrice, je serai scénographe et réalisatrice, vont également travailler avec nous la compositrice Aurélie Sfez et l'autrice Chloé Delaume. Elles vont proposer des versions contemporaines des fables, des réécritures. C'est un projet qui est vraiment en train de se concrétiser, nous sommes soutenues par le programme New Settings de la fondation Hermès, le théâtre de Vitry et la MC 93 et nous en sommes enchantées. Depuis que j'ai commencé à travailler sur *Stream of Stories*, ce qui me frappe c'est sa capacité à rassembler.

Eva Barois De Caevel: Oui, c'est aussi pourquoi je trouve que c'est une pièce fantastique à présenter dans un Frac, un lieu qui a des missions spécifiques et qui reçoit vraiment un public varié. Que penses-tu de l'inscription de ton exposition dans la Saison Africa2020, une Saison panafricaine, et dans le Focus Femmes souhaité par sa commissaire générale ?

Katia Kameli: L'Algérie fait bien partie d'un énorme continent qui s'appelle l'Afrique. J'ai l'impression que les projets qui concernent le Maghreb sont souvent minoritaires dans les propositions qui mettent en avant l'Afrique en Europe. C'est un continent maltraité et un continent d'avenir par sa population. Par son histoire, il sera toujours lié à l'Europe, mais c'est un continent qui est en train de trouver son espace de liberté, et d'écrire et de réécrire son histoire. Je trouve toujours étonnantes les diversités de perceptions du noir et du blanc en France dès qu'il s'agit d'Africain-e-s blanc-che-s comme les Maghrébin-e-s. C'est donc important de donner une place à ces questions dans une Saison panafricaine.

Eva Barois De Caevel: Oui, on s'attend toujours à voir des Noir-e-s dans la culture lorsqu'on voit le mot *Afrique* en France (quand ce n'est pas une demande expresse), et par ailleurs on subit différemment, qu'on soit noir-e-s ou maghrébin-e-s, le racisme, et c'est le cas aussi pour le racisme dans les institutions culturelles en France. J'aimerais bien terminer en évoquant un tout autre travail que tu mènes, qui ne sera pas présenté dans l'exposition mais qu'une rencontre avec Jean-Paul Ponthot le 16 juin 2021 va permettre de partager avec le public, c'est ton travail sur le raï. Je trouve très frappant que selon l'origine géographique des productions culturelles, notamment jugées alternatives, le milieu universitaire occidental les traite très différemment, les valorise ou les exhume ou au contraire les ignore complètement. C'est une chose que tu pointes avec tes œuvres sur le raï.

Katia Kameli: *Mon anthologie du raï* et *Ya rayi!* sont des pièces que j'affectionne: il s'agit d'une conférence écoutée et d'un film sur la musique raï, une musique qui m'a toujours intéressée notamment parce qu'elle a plus d'un siècle, elle a traversé l'histoire de l'Algérie, mais aussi parce qu'elle a réussi à sortir de ses frontières. Le raï transporte une mixité musicale, traite de questions politiques et sociales et de sujets qui sont inabordables dans la société algérienne. Avec *Mon anthologie*, l'idée était de déconstruire, en Europe, une sorte d'archétype de ce que serait le raï, une musique de la fin des années 1980-1990, qu'on écoute de manière un peu orientaliste alors qu'elle est beaucoup plus complexe que ça. Il y a plein de phases musicales dans le raï, qui sont à faire découvrir, il faut vraiment l'appréhender comme une musique underground, une musique punk, liée aux cabarets, à la nuit. Tout ce qui est Auto-Tune aujourd'hui, ce qu'écoutent les ados, ça vient de là !

Bibliothèque éphémère

Cette bibliothèque éphémère n'est pas une bibliothèque idéale « en général », celle-ci serait trop vaste, c'est la bibliothèque idéale pour cette exposition, pour cette Saison, pour cette situation, et alors bien sûr, un peu de ma bibliothèque idéale aussi. On y trouve plusieurs références spécifiques au travail de Katia Kameli et aux œuvres qui seront présentées dans l'exposition. Il s'agit de textes directement présents dans son travail ou mentionnés au cours de nos discussions et alors que nous travaillions sur cette exposition. C'est peut-être avant tout une bibliothèque de travail, la mienne, la nôtre. C'est aussi une bibliothèque de travail dans le sens où ces textes m'accompagnent, parfois depuis des années, lorsque j'écris, lorsque je donne des conférences, lorsque je prépare une exposition, et dans le dialogue continu avec les artistes, avec celles et ceux membres des groupes de discussion féministes et en non-mixité dont je fais partie, dans l'échange avec les étudiant-e-s dont je suis l'enseignante et que j'ai la chance de croiser. C'est une bibliothèque ouverte, dépliée, partagée, transmise, dite, citée, photocopiée, annotée, photographiée, léguée; et encore pour longtemps, je le souhaite.

Eva Barois De Caevel

—

À toi appartient le regard et la liaison infinie entre les choses, Arles, Actes Sud et Paris, musée du Quai Branly, 2020.*

Sarah Ahmed, *Living a feminist life*, Durham, Duke University Press, 2017.*

Ibn al-Muqaffa, *Le Livre de Kalila et Dimna*, Paris, Klincksieck, (1957) 2012.*

Nick Aikens (dir.), *Rasheed Araeen, a retrospective*, Paris, JRP-Ringier, 2018.*

Benedict Anderson, *l'Imaginaire national — Réflexions sur l'essor et l'origine du nationalisme*, Paris, La Découverte, (1983) 2006.*

Rasheed Araeen, *Making Myself Visible*, Londres, Kala Press, 1984.

Ariella Aïsha Azoulay, *Potential History — Unlearning Imperialism*, New York, Verso, 2019.

Eva Barois De Caevel, **Koyo Kouoh** (dir.), *Body Talk*, Dakar, Bruxelles, Lund, Metz et Berlin, RAW Material Company, WIELS, Lunds konsthall, 49 Nord 6 Est - Frac Lorraine & Motto Books, 2015.*

Eva Barois De Caevel et **Els Roelandt** (dir.), *CATPC*, Berlin, Sternberg Press, 2017.*

Eva Barois De Caevel, **Koyo Kouoh**, **Mika Hayashi Ebbesen**, **Ugochukwu-Smooth Nzewi** (dir.), *De l'histoire de l'art en Afrique/On Art History in Africa*, Dakar et Berlin, RAW Material Company et Motto Distribution, 2020.*

Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », trad. de Maurice de Gandillac revue par Pierre Rusch, in *Œuvres III*, Paris, Folio, 2000.*

Félix Boggio Éwanjé-Épée et **Stella Magliani-Belkacem**, *les Féministes blanches et l'empire*, Paris, La fabrique, 2012.*

Camera Austria, numéro 148, Graz (Autriche), 2019.*

Amel Chouati (dir.), *Traduire Assia Djebar*, Alger, Sédia, 2018.

Silvia Contarini, **Claire Joubert**, **Jean-Marc Moura** (dir.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial: une anthologie transculturelle*, Paris, Éditions Mimésis, 2019.*

Jean Déjeux, *Assia Djebar, romancière algérienne, cinéaste arabe*, Sherbrooke, Éditions Naâman, 1984.*

(Film) **Assia Djebar**, *la Nouba des femmes du mont Chenoua*, 115 min, 1976.

Elsa Dorlin, *Se défendre: une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, 2017.*

Dominique Eddé, *Edward Saïd – Le roman de sa pensée*, Paris, La fabrique, 2017.*

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, (1952) 2015.*

Frantz Fanon, *l'An V de la Révolution algérienne*, Paris, La Découverte, (1959) 2001.*

Frantz Fanon, *les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, (1961) 2002.*

Jean de La Fontaine, *le Songe d'un habitant du Mogol*, Paris, Imprimerie nationale, (1678) 2003*

Jean de La Fontaine, *illustré par Gustave Doré*, éditions du Laveur, 2015*

Nadira Laggoune, *Alger dans la peinture*, Alger, RSM, 2000.

Karima Lazali, *le Trauma colonial: une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Paris, La Découverte, 2018.*

Lazare, *Passé, je ne sais où, qui revient*, L'Île-Saint-Denis, Voix navigables, 2009.

Lazare, *Au pied du mur sans porte*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2013.*

Lazare, *Rabah Robert – touche ailleurs que là où tu es né*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2013.*

Natasha Marie Llorens, *Waiting for Omar Gatlatto: A Survey of Contemporary Art from Algeria and Its Diaspora*, Sternberg Press, Berlin, 2019.*

David Macey, *Frantz Fanon, une vie*, trad. de Christophe Jaquet et Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 2011.*

Joseph A. Massad, *Desiring Arabs*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

Thomas McEvilley, *l'Identité culturelle en crise — Art et différences à l'époque postmoderne et postcoloniale*, trad. d'Yves Michaud, Paris, Jacqueline Chambon, 1999.*

Elaine Mokhtefi, *Alger, capitale de la révolution — De Fanon aux Black Panthers*, Paris, La fabrique, 2019.*

Marie José Mondzain, *L'image peut-elle tuer?*, Paris, Bayard éditions, 2002.*

Marie José Mondzain, *Images (à suivre)*, Paris, Bayard, 2011.

Marie José Mondzain, *K comme Kolonie — Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, Paris, La fabrique, 2020.*

Valentin-Yves Mundimbe, *The Invention of Africa: Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.*

Émilie Notéris, *Alma Matériau*, Paris, Paraguay Press, 2020.*

Edward W. Saïd, *l'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, trad. de Catherine Malamoud et Claude Wauthier, Paris, Seuil, (1980) 2005.

Edward W. Saïd, **Seloua Luste Boulbina**, *Dans l'ombre de l'Occident et autres propos / Les Arabes peuvent-ils parler?*, Paris, Blackjack éditions, 2011.

Zoe S. Ströther, *Inventing Masks*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.*

Wassyla Tamzali, *En attendant Omar Gatlatto: regards sur le cinéma algérien; suivi de: Introduction fragmentaire au cinéma tunisien*, Alger, Éditions En. A.P., 1979.

B. Traven, *la Révolte des pendus*, trad. d'Albert Lehman, Paris, La Découverte, (1936) 2004.*

—

* Ouvrages présentés au Frac

Rencontres autour de l'exposition

Vendredi 11 juin de 18h à 22h
Nocturne de saison

Mercredi 16 juin, 18h30

Écoute inouïe
Séance dédiée au raï avec Katia Kameli

Projection du film *Ya rayi!* de Katia Kameli suivie d'une rencontre entre l'artiste et Jean-Paul Ponthot, concepteur des cycles Écoute inouïe.

Katia Kameli a une passion pour le raï qu'elle exprime de différentes façons. À partir d'exemples musicaux, Katia Kameli et Jean-Paul Ponthot parleront de tradition, de modernité, de révolte, de fête et de liberté, valeurs que portent ces musiques depuis toujours et encore maintenant, sans oublier la place que les femmes y occupent.

Jeudi 17 juin, 18h30

Rencontres éditoriales du Magasin

Présentation de la publication *Roman, Monographie de Katia Kameli*, Manuella éditions, et discussion en présence de l'artiste, de Clément Dirié, auteur, et de Manuella Vaney, éditrice.

Vendredi 27 août de 18h à 22h
Nocturne de saison

Vendredi 10 septembre, 18h30
Rencontre entre Eva Barois De Caebel, Katia Kameli et Louiza Ammi, reporter photographe

Samedi 11 septembre, 17h
Rencontre Bibliothèque éphémère d'Eva Barois De Caebel, commissaire de l'exposition, Katia Kameli, Elle a allumé le vif du passé

En partenariat avec La Marelle.

Samedi 18 septembre, 16h
Rencontre dans le cadre de l'exposition Katia Kameli, Elle a allumé le vif du passé entre Katia Kameli, artiste, et Marie José Mondzain, philosophe, modérée par Vanessa Brito, professeure de philosophie à l'École des beaux-arts de Marseille.

Frac / Fabrik

les ateliers enfants, ados, adultes

Un samedi par mois, le Frac propose des ateliers conçus à partir de ses expositions.

—

3 € pour les moins de 18 ans,
6 € pour les adultes.
Limité à 10 personnes par atelier.
Réservations : reservation@fracpaca.org
+33 (0)4 91 91 27 55.

Samedi 26 juin de 14h à 17h
Atelier Mosaïque d'histoires
Autour de l'exposition Elle a allumé le vif du passé de Katia Kameli.

L'image est puissante. Chargée d'informations et d'émotions, elle est immédiatement interprétable, induit du sens, peut chambouler représentations et convictions. En puisant parmi de multiples sources, photographiques, vidéos, articles de journaux, archives documentaires ou encore magazines, cet atelier se propose de jouer de cette puissance et de manipuler images célèbres et inconnues pour leur faire dire des choses nouvelles. Il invite à mener une réflexion sur le pouvoir de l'image et la force du *storytelling*.

Ados / adultes.

Samedi 10 juillet de 14h à 17h
Atelier Récits évolutifs

Autour de l'exposition Elle a allumé le vif du passé de Katia Kameli.

« J'ai toujours considéré que l'histoire était de la fiction, puisqu'il y a toujours un narrateur. Un narrateur implique forcément une fiction. »

Katia Kameli

L'atelier Récits évolutifs propose à ses participants de devenir passeurs d'histoires. À travers différents moyens d'expression : la parole, le dessin, l'écriture ou encore l'improvisation, les participants seront amenés à découvrir les histoires racontées par chacun.

Chaque histoire viendra ainsi s'enrichir et se transformer au contact des différents passeurs pour donner naissance à un récit collectif probablement riche en surprises... Une façon de s'interroger sur le statut du narrateur et notamment sur la question de sa neutralité.

Ados / adultes.

Samedi 28 août de 14h à 17h
Atelier Storyboard studio
Autour de l'exposition Elle a allumé le vif du passé de Katia Kameli.

Avez-vous déjà eu l'envie de réaliser votre propre film? Cet atelier vous propose une première approche du storyboard et vous guidera dans toutes les étapes qui jalonnent la création d'un film : invention d'une histoire, confection d'un storyboard, esquisse de personnages et de décors, choix des cadrages et des angles de vues...

À partir de 7 ans.

Clarisse Hahn

Los Desnudos

plateau multimédia

du 11 juin au 19 septembre 2021

Week-end d'ouverture de l'exposition et nocturne vendredi 11 juin de 18h à 22h

Entrée gratuite du vendredi 11 au dimanche 13 juin.

Une œuvre de la collection du Frac. Projection vidéo, 13 min.

Cette exposition fait partie de la programmation satellite des Rencontres d'Arles dans le cadre du Grand Arles Express.

Los Desnudos, c'est un groupe de 400 paysans mexicains que le gouvernement a chassés de leurs terres. Ils réclament justice depuis des années, mais personne ne fait attention à eux, comme s'ils n'existaient pas. Ils ont alors réfléchi à une nouvelle forme de lutte, pour mettre fin à cette indifférence : ils manifesteront entièrement nus dans les rues de Mexico, deux fois par jour, jusqu'à obtenir gain de cause.

Clarisse Hahn est artiste et réalisatrice. Ses travaux prennent pour point de départ une problématisation des ambivalences de l'image documentaire. Les tensions qui se jouent entre ceux et celles qui occupent la surface de l'image et l'œil qui les regarde constituent le cœur de la réflexion de Clarisse Hahn, déclinée à travers des stratégies visuelles qui impliquent à la fois l'appropriation et la production d'images documentaires. La projection de *Los Desnudos* au Frac dans le cadre du Grand Arles Express vient prolonger l'exposition personnelle consacrée à Clarisse Hahn par les Rencontres d'Arles cet été 2021.

Los Desnudos est l'un des trois films de la série *Notre corps est une arme* réunissant des individus qui affirment le corps comme lieu de résistance politique et sociale. *Los Desnudos* évoque en particulier l'image du corps colonisé et sa réappropriation de la part du sujet indigène. Nous sommes en 2009. Un groupe d'hommes et de femmes manifestent depuis des mois, nus dans les rues de Mexico, affublés en guise de cache-sexe de slogans et de portraits des hommes politiques auxquels s'adresse leur lutte. L'une des femmes raconte cette lutte des paysans indios ou sangs-mêlés qui exigent le respect d'un accord signé par le gouvernement mexicain visant la restitution de terres dont ils ont été spoliés. Campant dans un parking situé au cœur d'un quartier chic de la ville de Mexico, les manifestants ont occupé l'espace public pendant trois ans, défilant tous les jours pour finalement obtenir une réparation après vingt années de spoliation.



Clarisse Hahn, *Los Desnudos*, de la série *Notre corps est une arme*, 2012, vidéo, couleur, sonore, 16/9, 13 min.
© Clarisse Hahn. Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Olivier Nattes

Être monde

plateau expérimental

du 20 août au 19 septembre 2021

commissaires **Françoise Aubert, Martine Robin et Michèle Sylvander**

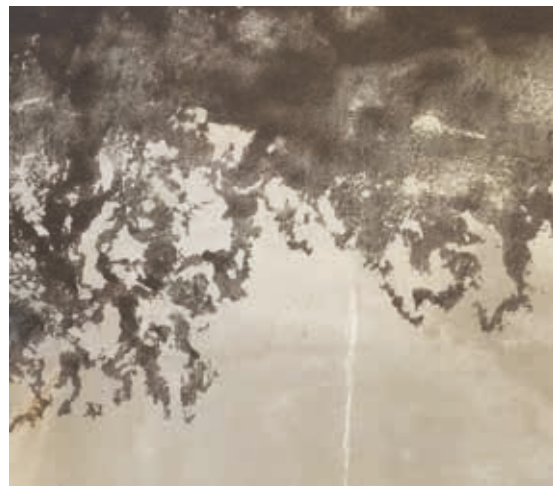
Nocturne de saison vendredi 20 août de 18h à 22h. Entrée gratuite.

Dans le cadre de la 8^e édition de Paréidolie, salon international du dessin contemporain – Château de Servières, Marseille.

Olivier Nattes est un artiste protéiforme au parcours atypique. Son travail s'appuie sur une exploration des phénomènes naturels, parce que « ce sont ces phénomènes qui créent nos conditions d'existence ». Ses recherches et productions abordent un large champ : sciences du vivant, architecture, paysagisme, design spéculatif et écologie. La sculpture, le dessin, l'installation, font partie de ses pratiques courantes, comme on a pu le voir lors de son exposition personnelle *La suite finira bien par arriver* au château de Servières (2019). Pour cette proposition sur le plateau expérimental du Frac, dans le cadre de Paréidolie, il pousse plus avant ses recherches. Entre autres, des graines comme matériau du dessin et le bambou comme matériau de construction vivant seront ses outils.



Fresque jardin du Refuge (détail). Graines de chia et eau 2020.



Dans ma pratique, la question de l'exploration des phénomènes du vivant est centrale, tout comme les questions qui devraient présider à notre façon d'habiter notre « vaisseau terre » et les modalités de construction de ces formes, qui impactent notre environnement. Récemment, Vinciane Despret, philosophe et auteur d'*Habiter en oiseaux*, disait : « habiter c'est d'abord cohabiter ». J'ajouterai coexister. Dans la nature, aucune substance n'est synthétisée si sa dégradation n'est pas assurée ; le recyclage s'applique comme règle. Dans mon quotidien, je limite mon impact environnemental du mieux que je peux. Cette philosophie guide beaucoup d'entre nous, pour qui une forme de bienveillance envers le vivant est source de satisfaction et de mieux-être. Cette nouvelle conscience plus altruiste devient naturelle : il ne s'agit pas de se contraindre mais plutôt de retrouver un lien harmonieux et sensible avec le vivant. C'est avec ces mêmes postulats que je tente d'élaborer de nouveaux paradigmes, opérationnels, dans une forme d'esthétique politique, comme par exemple : *la Nourrice*, un jardin forêt comestible et habitable, près de Toulouse, ou le restaurant solaire *le Présage* à Marseille. Ces deux réalisations sont des modèles sociaux économiques et territoriaux pleinement résilients. *Être monde*, c'est étendre sa sphère de conscience à l'étendue de notre biosphère ; faire corps avec comme un seul être. C'est donc porter un regard réaliste sur la situation catastrophique d'aujourd'hui, en termes d'effondrement des espèces et des écosystèmes. Nous sommes totalement dépendants de ces strates du vivant : d'un point de vue respiratoire, alimentaire, mais aussi affectif. Certains soirs, je n'arrive pas à fermer les yeux sur ces disparitions annoncées. Un terme désigne ce sentiment nouveau, la solastalgie. Pour autant ce sentiment anxigène n'est pas viable.

Il faut donc utiliser les ferments qu'il contient, ou le renverser, pour changer de vision et élaborer de nouveaux processus, à même de faire involuer les processus dégradatifs en cours. Continuer à développer de nouvelles alliances avec le vivant, du dialogue interspécifique... Ce sont des perspectives de travail très enrichissantes qui offrent un renouveau formel et philosophique. Sous une forme poétique, c'est ce que je tente de faire ici. Au plateau expérimental du Frac, deux projets se répondent et dialoguent avec l'architecture du bâtiment. D'abord une pratique du dessin abordée au château de Servières, avec l'utilisation de graines de chia, *Salvia hispanica*, et d'eau, rien de plus. Ces petites graines agissent chacune comme un point du dessin et me permettent de réaliser de grandes fresques. À la fin de l'exposition, les graines sont grattées puis replantées. Au travers de ce processus, le dessin redevient plante, celle-ci reflorit, recrée des graines qui peuvent être récoltées pour élaborer de nouveaux dessins. C'est un cercle vertueux. Dans le cadre d'une fresque réalisée en extérieur, comme au jardin du Refuge à Marseille, ce sont les insectes et les oiseaux qui s'en nourrissent, ou la pluie et le vent qui se chargent de la disséminer. Sur le plateau expérimental, cette fresque fait apparaître les phénomènes sous-jacents invisibles, présents au sein d'une installation placée dans l'exposition. Ce dessin est aussi un plan de fabrication de ce dispositif, qui vise à présenter un concept de construction nouveau, que je nomme « architecture auto-générative », et qui utilise le bambou. Il s'agit d'un projet d'habitat, dont la matière constituante est produite par la forme même qui le contient. Cette forme, à la fois comprise dans le dessin mural et le dispositif, façonne une construction mentale projetée, à l'image de la paréidolie : un ensemble de signes, descriptifs d'un possible devenir, associé à ce devenir construit, devenu réel. **Olivier Nattes, Marseille, mars 2021**

Des murs invisibles

Médiathèque Ranguin, Cannes

du 19 mars au 19 juin 2021

Avec des œuvres de Yto Barrada, Elisabetta Benassi, Philippe Chancel, Ymane Fakhir, Anne-Valérie Gasc, Moser & Schwinger, Anne-Marie Schneider

Avec les éditions d'artistes de Didier Bay, Céline Duval, Hans Eijkelboom, Arnaud Elfort, Michel François, Anne-Valérie Gasc, Franck Gérard, Jenny Holzer, Laurent Malone, Gilles Pourtier, Sophie Ristelhueber, Till Roeskens, Ken Sortais, Adel Tincelin

Le quartier où se situe la médiathèque Ranguin possède une identité forte, avec des valeurs et des traditions propres aux différentes personnes et communautés qui y résident. Cette année, ses habitants fêteront les 50 ans de création de leur quartier.

À cette occasion, le réseau des médiathèques de Cannes, le collège Gérard-Philippe et le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur ont décidé de collaborer en vue de repousser, le temps d'une exposition, les frontières quelles qu'elles soient, visibles ou invisibles, matérielles ou immatérielles, concrètes comme symboliques, en proposant un accrochage d'œuvres dans la médiathèque Ranguin. Ainsi exposées, elles dresseront un portrait original de la multiplicité des cadres de vie que l'on peut trouver au cœur de nos sociétés actuelles par le biais de plusieurs médiums comme la photographie, le dessin, la sérigraphie, la vidéo, ou encore l'édition, qui témoignent d'une diversité significative à notre époque.

En dévoilant les disparités ou en les fondant dans la réalité du quotidien de Monsieur Tout-le-monde, les artistes participent, à leur manière, à une réflexion sur la valeur de l'argent dans la quête du bonheur. L'expression « être bien né » ne conditionnerait-elle pas ceux qui le sont dans un schéma archétypal et placide du bonheur ?

Qu'en est-il réellement, et quelles sont les limites de cette félicité ?

A contrario, ceux qui ne figurent pas dans cette catégorie n'ont-ils pas accès à cette quiétude ? Même si les inégalités demeurent au cœur de nos sociétés, et même si nous sommes des femmes et des hommes qui ont tous sensiblement les mêmes besoins et qui utilisent les mêmes moyens pour les assouvir, quelque chose d'essentiel subsiste cependant : chaque personne est unique et le monde est fait d'une infinité de destins et de désirs. N'y a-t-il de valables que les modèles dans lesquels on s'épanouit ?

État des lieux de ces différents postulats, ces œuvres réalisées entre 1997 et 2019 sont présentées dans la médiathèque de telle sorte que le visiteur puisse les découvrir au gré de ses flâneries dans les rayonnages de livres, sources de savoir et de connaissance, mais aussi terreau fertile des imaginaires, des rêves et des « rêv-oltes ». Également issues des collections du Frac, des éditions ont pris place dans les vitrines, objets complétant l'exposition sous une forme originale de la création contemporaine.

Cécile Coudreau

Responsable de la programmation en région (Frac)



Philippe Chancel, *Quartiers Nord et quartiers Sud*, 2017-2018, 2019.
© Adagp, Paris, 2021. Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Médiathèque Ranguin

Rue Alfred-de-Musset, 06150 Cannes.

Ouvert du mardi au samedi, de 10h à 18h. Renseignements : 04 97 06 49 90.

Art / Work

L'Agence de développement des Alpes-de-Haute-Provence et la Route des saveurs et des senteurs

Parcours d'œuvres sur le territoire des Alpes-de-Haute-Provence du 1^{er} avril au 31 octobre 2021

En partenariat avec le conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence et l'Université européenne des saveurs et des senteurs

John Deneuve, Apior, 04210 Valensole
Mathieu Schmitt, Ciel d'Azur, 04300 Mane
Olivier Grossetête, Les Comtes de Provence, 04310 Peyruis
Pascal Simonet, Cueilleur de Douceurs, 04300 Mane
Michel Blazy, François Doucet Confiseur, 04700 Oraison
Julia Scalbert, Perl'Amande, 04700 Oraison
Ymane Fakhir, Perl'Amande, 04700 Oraison
Baptiste Croze, Terre d'Oc, 04700 Villeneuve
Françoise Gimenez, Artemisia, 04300 Forcalquier



Ymane Fakhir, *Handmade*, 2011-2012, Série de cinq vidéos sonores, tournées en 2011 et 2012 à Casablanca.
© Adagp, Paris, Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

L'Agence de développement des Alpes-de-Haute-Provence et le Frac s'associent en 2021 afin de permettre à des entreprises locales et à l'art contemporain de se retrouver sur un terrain de rencontre commun, et de partager leurs expériences avec le public. Initiée en 2011, la Route des saveurs et des senteurs fédère à ce jour quatorze entreprises gardiennes d'un savoir-faire authentique et éthique. Devant les enjeux complexes qui s'imposent à notre société, les secteurs de l'entreprise et de l'art contemporain ont ainsi fait le choix de se rapprocher pour mieux faire valoir des projets transversaux d'envergure, offrant aux professionnels, touristes et habitants qui jalonnent ce parcours au cœur des Alpes-de-Haute-Provence, une véritable rencontre avec l'art contemporain.

Afin de mieux comprendre les enjeux d'un tel projet, nous avons posé quelques questions au directeur de l'Agence de développement des Alpes-de-Haute-Provence, Julien Martellini.

Cécile Coudreau : Pourriez-vous nous rappeler succinctement dans quel contexte ce regroupement de quatorze entreprises a vu le jour, ainsi que les différentes retombées qui ont pu avoir lieu sur le territoire depuis la création de la Route des saveurs et des senteurs ?

Julien Martellini : C'est une initiative privée organisée par des industriels et producteurs locaux soucieux de valoriser au mieux leurs produits et leurs savoir-faire et de les inscrire fièrement dans un itinéraire local. Un circuit touristique est né, permettant à tous de venir vivre au cœur des sites de fabrication une expérience unique !

Cécile Coudreau : L'innovation et l'engagement sociétal dans les entreprises impliquées dans ce parcours font-ils déjà l'objet d'un dialogue avec les artistes contemporains, ou bien est-ce un projet totalement inédit ? Si tel est le cas, comment a-t-il été imaginé ?

Julien Martellini : Nous avons en effet affaire à des entreprises engagées, ouvertes, qui partagent des valeurs et un même esprit d'authenticité, d'hospitalité, de respect et de protection de leur territoire. Il s'agit d'un projet totalement inédit proposé dans le cadre du dixième anniversaire de cette Route désormais emblématique des Alpes-de-Haute-Provence.

Il a été imaginé en concertation avec la Direction de la Culture du conseil départemental, l'Agence de développement, l'Université européenne des saveurs et des senteurs, les représentants de la Route des saveurs et des senteurs, et bien évidemment mis en œuvre avec le soutien du Frac sans que rien n'aurait été possible.

Cécile Coudreau : À votre avis, en quoi la présence d'œuvres contemporaines dans les entreprises locales peut-elle rencontrer de façon pertinente les enjeux des entreprises participant au projet ?

Julien Martellini : L'intérêt de ce projet est multiple : d'abord il offre aux entreprises et à leurs collaborateurs une ouverture exceptionnelle sur le monde de l'art contemporain. C'est une démarche originale qui doit fédérer les équipes et développer leur culture d'entreprise. C'est également pour ces PME fédérées sur cet itinéraire touristique une formidable opportunité d'accroître leur visibilité auprès d'un public curieux de découvrir ce savant mélange entre l'art et l'entreprise ! Enfin, c'est aussi pour ces jeunes créateurs l'opportunité d'exposer leurs œuvres à un nouveau public, dans des lieux insolites.

Cécile Coudreau : Comment justement vous représentez-vous cette opportunité – l'alliance de l'entrepreneuriat et du savoir-faire local avec l'art contemporain – à l'échelle des attentes des publics qui jalonnent déjà cette route ?

Julien Martellini : L'art et la culture participent de notre point de vue à l'attractivité et au rayonnement des territoires.

Ce parcours est une très bonne façon d'allier découverte culturelle et plaisir des sens ! L'ambition de ces entreprises, c'est d'inviter à la découverte, à la curiosité, à l'ouverture vers les secrets et mystères de savoir-faire souvent ancestraux. Nous sommes impatients d'apprécier comment ce mariage avec la création contemporaine va s'opérer... Nous sommes convaincus que ce sera une réussite pour le plus grand plaisir des visiteurs.

Temps fossiles Temps présent

Un ensemble inédit de fossiles paléontologiques en regard d'œuvres contemporaines de la collection du Frac.

Maison Nature & Patrimoines, Castellane

Exposition du 7 mai au 31 octobre

Avec des œuvres de Driss Aroussi, Berger&Berger, Blanca Casas-Brullet, Dominique Castell, Philippe Gully, Suzanne Hetzel, François Morellet, Yazid Oulab, Gilles Pourtier
Et les éditions de Lara Almarcegui, Michel Blazy, Jean-Jacques Ceccarelli et Gérard Arseguel, herman de vries, Mark Dion, Jean Dupuy, Hamish Fulton, Thomas Geiger, Thomas Hirschhorn, Jenny Holzer, Anselm Kiefer, Richard Long, Geoffroy Mathieu & Bertrand Stofleth, Muriel Modr, Abraham Poincheval, Sophie Ristelhueber, Maël Traïca, David Tremlett, Patrick Van Caeckenbergh



Fossile *Amorina cincta*. Collection privée.

Que nous dit notre territoire? Le plus important est-il l'objet ou la découverte, et quelle richesse se cache dans nos paysages?

Pour la première année de leur partenariat, le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur et la Maison Nature & Patrimoines de Castellane s'associent pour proposer deux expositions en regard, conférant aux objets présentés une nouvelle dimension, à la marge des pré-supposés.

L'exposition *Temps fossiles Temps présent* nous questionne sur la valeur de notre passé, sur nos modes d'appropriation et de préservation de nos paysages. Un ensemble inédit de fossiles fera plonger le visiteur dans un passé oublié, lorsque la commune était encore sous les eaux. Une manière de découvrir, à l'aide de cartes, films et maquettes, pourquoi le Pays de Castellane est devenu un berceau de la paléontologie et ce qu'est la Réserve Géologique de Haute-Provence.

Au sein de cet inventaire de formes fossilisées se sont glissées des œuvres d'art contemporain, permettant une tout autre lecture des objets présentés, tissant des liens entre passé et présent.

Dans l'espace créé par ce dialogue inédit, le visiteur pourra apprécier la manière dont les artistes de notre époque questionnent notre histoire par le prisme du minéral, du paysage, de la trace. L'édition est également mise à l'honneur dans cette proposition, à la fois objet d'art et carnet de bord de l'artiste marcheur en prise avec les paysages qui l'entourent. De l'installation à la photographie, en passant par la sculpture et le dessin, cette sélection d'œuvres issues de la collection du Frac permet de questionner nos modes de vie contemporains ainsi passés au crible, comme le ferait l'archéologue à la recherche de vestiges.

Cette exposition est prolongée par une invitation à l'artiste Stéphanie Brossard dont les œuvres ont récemment intégré les collections du Frac. Elle mènera des ateliers avec les jeunes habitants de Castellane en écho à *Temps fossiles Temps présent*.

Pauline Oliveira

Chargée de mission Culture et Patrimoine à Castellane

Cécile Coudreau

Responsable de la programmation en région (Frac)

Maison Nature & Patrimoines de Castellane

Place Marcel-Sauvaire, 04120 Castellane

Ouvert de 10h à 13h et de 15h à 18h30 uniquement les samedis et dimanches en mai, juin, septembre et octobre, tous les jours sauf le samedi en juillet et août.

Renseignements : maisonnaturepatrimoines@gmail.com

04 92 83 19 23

www.maison-nature-patrimoines.com

Hélène Baillot & Raphaël Botiveau

Fort du Pradeau, Hyères

Rencontre autour de la résidence de recherche et de création
du duo Hélène Baillot & Raphaël Botiveau

Date et lieu seront précisés ultérieurement sur les sites internet
partenaires et sur les réseaux sociaux

Coproduction Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur, voyons voir | art contemporain et territoire, Parc national de Port-Cros



Hélène Baillot & Raphaël Botiveau, photogramme, Porquerolles, mars 2021.

Auditorium Gérard Philipe

Avenue Charles-Sandro, La Garde 83130

Renseignements et réservation : residence@voyonsvoir.org

Le duo artistique composé par Hélène Baillot et Raphaël Botiveau est invité en résidence de recherche et création sur le site de la Tour fondue, à Hyères et au domaine de Massacan sur la commune de La Garde. La batterie du Pradeau domine la rade de Hyères en face de l'embarcadère vers l'île de Porquerolles, c'est un petit ouvrage défensif polygonal qui date du XVII^e siècle, édifié sous Richelieu, qui abritera bientôt une scénographie valorisant les richesses du parc national, les liens terre-mer, la biodiversité de la faune et de la flore, le patrimoine immergé... Amphores, graines, ancrages, œufs, mâchoires de cachalot, planches d'essences de bois rare, autant d'éléments constituant la collection d'un cabinet de curiosités, des productions de films à 360° et des expositions qui révéleront au grand public des richesses souvent méconnues pour l'inviter à contribuer à la préservation des milieux naturels protégés par le Parc national et par tous ceux qui composent ce territoire : habitants, usagers, acteurs et partenaires.

Car en effet, le territoire du parc national et plus particulièrement de l'île de Porquerolles subit chaque été une pression touristique qui comme pour tous les grands sites fragilise ses espaces naturels. Rien de plus paradoxal que de se concentrer dans des lieux exceptionnels de contemplation et de ressourcement, si c'est notre présence même qui les met en péril. Une situation qui évoque la scène de Fellini dans le film *Roma* lorsque, sans le vouloir, ceux qui entrent dans la grotte pour y découvrir des fresques antiques provoquent leur effacement instantanément... La référence cinématographique n'est pas fortuite puisqu'elle constitue l'un des matériaux du travail d'Hélène Baillot et Raphaël Botiveau. L'un sort de l'école du Fresnoy, l'autre d'un doctorat de science politique (université Paris 1). Leur travail bénéficie de ces deux approches complémentaires où la fiction vient souvent nourrir la réalité. Leurs précédentes réalisations, qui portaient sur la question des migrations et du franchissement des frontières, témoignent d'un intérêt fort pour la découverte et le dévoilement d'un territoire, une approche qui les conduit parfois à intégrer des protagonistes de ce territoire dans leur processus créatif.

Dans *400 Paires de bottes*, 2020, ils suivaient la trajectoire d'un objet circulant de part et d'autre de la frontière franco-italienne pour donner à voir les liens de solidarités tissés dans un milieu montagnard hostile. Dans *London Calling*, 2017, œuvre qui entre dans la collection du Frac en 2020, ils faisaient rejouer des scènes issues d'une œuvre fictionnelle et de l'Histoire pour mieux appréhender une situation du monde contemporain. Dans la jungle de Calais, un groupe d'acteurs amateurs incarne les personnages du film de Verneuil *Week-end à Zuydcoote*, dans lequel des soldats français cherchent à embarquer pour l'Angleterre, une quête transposée aux jeunes gens qui cherchent à rejoindre les côtes de l'île en 2017 ; d'autres époques, d'autres guerres et d'autres drames...

Pour l'heure, impossible de présager ce qui retiendra l'attention des deux artistes. C'est tout l'intérêt d'une résidence de recherche et de création qui se construit dans la durée, sans idée préconçue, et se nourrit des rencontres et observations qui surgissent sur le terrain. Mais il se dessine déjà, au gré des premiers échanges, un questionnement autour des flux touristiques de personnes qui découvrent chaque année l'île, parfois plus de 10 000 visiteurs par jour en haute saison, et qui laissent leur empreinte sur les paysages littoraux et insulaires.

Les artistes ont pu se familiariser en mars 2021 au tout début de cette résidence avec ces enjeux, lors de rencontres à Porquerolles animées par le Parc national, et aller à la rencontre des habitants, scientifiques et acteurs du développement durable.

Une séance de projections de leurs films aura lieu le 14 mai 2021 à l'auditorium Gérard Philipe de La Garde, en leur présence. Les artistes présenteront à cette occasion leurs premières pistes de recherche sur le thème proposé par le Parc national : *rendre visible l'invisible...*

Céline Ghisleri

Directrice de voyons voir | art contemporain et territoire

Nicolas Floc'h

Invisible

Parc national de Port-Cros

Exposition du 20 mai au 17 octobre 2021

En partenariat avec le Parc national de Port-Cros et la Villa Carmignac.

En résonance avec *la Mer imaginaire* du 20 mai au 17 octobre 2021 à la Villa Carmignac, Porquerolles.



Nicolas Floc'h, *Porquerolles*, 2020. © Adagp, Paris, 2021.

Fort Sainte-Agathe

Montée Sainte-Agathe en haut du village, 83400 Porquerolles.

Ouvert du lundi au dimanche de 10h à 13h et de 15h à 18h.

Visites guidées les mercredis et vendredis matin à 10h (sur réservation).

Renseignements et visites : maisonparcprl.pnpc@portcros-parcnational.fr / 04 94 58 07 24.

Entrée payante. Tarif préférentiel pour les visiteurs de la Villa Carmignac munis d'un billet.

L'exposition de Nicolas Floc'h au fort Sainte-Agathe de l'île de Porquerolles vient prolonger la présentation de son travail au Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur proposé au public de septembre 2020 à avril 2021. L'exposition *Paysages productifs* présentait alors l'exploration des différentes façades maritimes du littoral français, dans leur partie immergée. Ce projet avait pu voir le jour dans le cadre de sa résidence à la fondation Camargo dès 2018, avec le Parc national des Calanques et l'Observatoire des sciences de l'univers - Institut Pythéas, permettant de rassembler autour de l'artiste de nombreux acteurs avec lesquels le projet *Invisible* a pu devenir la première commande publique nationale du ministère de la Culture, sur le milieu sous-marin.

Invité peu de temps après cette première résidence par la fondation Carmignac basée à Porquerolles, ce sont les portes d'un massif sous-marin tout proche qui lui sont cette fois ouvertes, au cœur du parc national de Port-Cros. L'exposition qui se déroulera au fort Sainte-Agathe au printemps, composée de photographies prises *in situ* par l'artiste, témoignera de ce nouveau temps d'exploration. La présence sur place de Nicolas Floc'h durant plusieurs semaines en février 2020 a déjà permis de faire se croiser des regards différents et complémentaires autour de la richesse et de l'intensité du paysage immergé dans cette zone protégée.

Afin de mieux comprendre les enjeux d'un tel projet construit grâce à la collaboration de plusieurs partenaires du territoire, Cécile Coudreau, responsable de la programmation en région au Frac, s'est entretenue avec Marc Duncombe, directeur du Parc national de Port-Cros, Charles Carmignac, directeur général de la Villa Carmignac, et Nicolas Floc'h, artiste invité.

Cécile Coudreau: Située sur l'île de Porquerolles, la Villa Carmignac abrite, depuis sa création en 2018, des expositions temporaires intégrant une partie de la collection d'œuvres d'art contemporain de la fondation en plein cœur du parc. Après deux ans de collaboration à l'échelle de ce territoire, ressentez-vous, Charles et Marc, un changement dans la dynamique de l'île et dans la fréquentation des lieux ?

Charles Carmignac: Dans la perspective de l'exposition *Paysages productifs* de Nicolas Floc'h qui a eu lieu au Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur en septembre 2020 – et en liaison avec la fondation Camargo et le Parc national des Calanques de Marseille qu'il a explorées – il nous semblait intéressant de prolonger cette collaboration à travers un milieu très différent : les fonds sous-marins du parc national de Port-Cros. Ces images entrent en parfaite résonance avec l'exposition consacrée à *la Mer imaginaire* que la Villa Carmignac présente ce printemps à Porquerolles. Comme la fondation est également partenaire du Parc national de Port-Cros dans le cadre de la rénovation de la salle voûtée du fort Sainte-Agathe, il nous a semblé pertinent de proposer une programmation artistique en relation avec des questions environnementales entre art et science. Une façon aussi de toucher d'autres publics pas forcément spécialistes d'art contemporain.

Grâce au partenariat tissé avec le Parc national de Port-Cros, nous avons souhaité aller au-delà d'un simple projet d'exposition en permettant à Nicolas Floc'h de venir sur place pour produire des images spécifiques sur les eaux du parc national. Loin des photographies sous-marines stéréotypées ou saturées de couleurs, ce sont des lieux encore méconnus, parfois déserts, photographiés en noir et blanc, qui se sont révélés à nous. Un monde resté longtemps invisible.

Marc Duncombe: La présence d'un lieu consacré à l'art contemporain de cette qualité ouvre de nombreuses perspectives de partenariat localement qui enrichissent la saison culturelle de nouvelles propositions, aussi bien dans le domaine des arts visuels que dans celui de la musique ou du cinéma. L'exposition en deux volets à la Villa Carmignac et au fort Sainte-Agathe, site emblématique de l'histoire de l'île géré par le Parc national, devrait favoriser à terme la circulation des publics en faveur d'un tourisme choisi tout en touchant des publics peu familiers de l'art contemporain (celui des monuments historiques). L'art contemporain est au patrimoine historique ce que la culture est à la nature. Une ambition de ce partenariat avec la Villa Carmignac est de rechercher les voies d'une convergence propice aux regards portés à notre environnement.

Cécile Coudreau: L'année passée, le Parc national de Port-Cros et la fondation ont décidé d'officialiser leur partenariat pour la création future de projets communs. Il en a été de même avec le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur. Marc, en quoi ces différentes collaborations avec des structures culturelles de proximité, plutôt tournées vers les arts visuels et contemporains, sont-elles si importantes pour le Parc ?

Marc Duncombe: Ces partenariats avec des acteurs culturels solides de rayonnement régional voire international ont permis de définir ensemble une politique de résidences artistiques et d'asseoir des actions autant à Porquerolles que sur le littoral en leur donnant une cohérence, en lien étroit avec nos missions de préservation et de connaissance des espaces naturels. Nous y travaillons avec les communes de l'aire d'adhésion comme La Croix-Valmer et La Garde, et leurs relais locaux avec le soutien de la Drac Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la fondation Total. Cette convergence d'actions a renforcé notre capacité à agir de concert et a ouvert de nouvelles perspectives.

Cécile Coudreau: Résidant pendant deux semaines dans le parc national de Port-Cros, Nicolas Floc'h nous permet de découvrir les fonds marins situés autour des îles de Porquerolles, Port-Cros et du Levant grâce aux œuvres exposées au fort Sainte-Agathe. Nicolas, au-delà de ces images, en quoi ce travail a-t-il été important dans votre pratique artistique ?

Nicolas Floc'h: Ce travail vient compléter mes recherches sur les paysages sous-marins et l'inventaire que j'ai mené dans le parc national des Calanques, seul parc national urbain d'Europe. Il permet un comparatif très éclairant entre « l'effet ressource » des fonds plus préservés à Port-Cros. On y constate les effets bénéfiques de la protection depuis 1963 par le Parc national des espaces et espèces mais on voit aussi que l'on ne s'extrait pas d'un contexte plus global, qu'il soit visible ou invisible. En atteste la quantité importante de plastique, même ici.

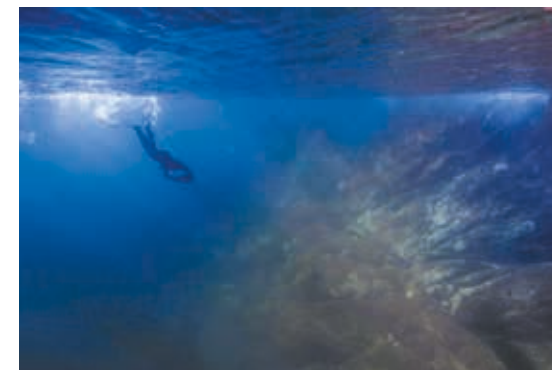
Cécile Coudreau: De votre point de vue respectif, Charles et Marc, en quoi la présence artistique de Nicolas Floc'h peut modifier notre vision des richesses des fonds marins et de la biodiversité ?

Marc Duncombe: Cette vision artistique offre forcément un autre regard « décentré » vers les imaginaires, très différent de la représentation forcément scientifique, technique et naturaliste que nous pouvons en avoir. À la faveur de cette exposition, nous souhaitons instaurer un véritable dialogue entre scientifiques, agents du Parc national, artistes, élèves et habitants sur ce monde souvent invisible mais aussi source de plein d'enseignements et d'émerveillement. C'est ce croisement des points de vue et des générations qui nous semble fondamental.

Charles Carmignac: Grâce au partenariat tissé avec le Parc national de Port-Cros, nous sommes allés au-delà d'un simple projet d'exposition en permettant à Nicolas Floc'h de venir sur place pour produire des images spécifiques sur les eaux du parc. Ce travail fait également écho à la recherche artistique de Nicolas Floc'h sur la couleur de l'eau à Porquerolles.

Avec les équipes du Parc, nous avons été fascinés par ces images magnifiques, à la fois esthétiques et sensibles, fonctionnant en série comme des espaces indéfinis qui pourraient être aussi bien sous la mer que sur d'autres planètes. Selon Nicolas Floc'h, « la mer est sans doute le territoire qui permet d'approcher ce qui vient, il est au cœur des grands défis qui nous attendent ». Cette représentation inédite générant de nouveaux imaginaires devrait, sans aucun doute, trouver un fort écho auprès du public invité à découvrir l'exposition *Invisible* à partir du 20 mai prochain.

Nicolas Floc'h est un des rares artistes qui savent rendre visibles les questions primordiales sur la préservation des fonds marins, de manière intelligible et artistique.



Nicolas Floc'h dans les eaux du Parc national de Port-Cros, février 2019. Photo: Lionel Roux, 2020, Fondation Carmignac/PNPC.

En perspective

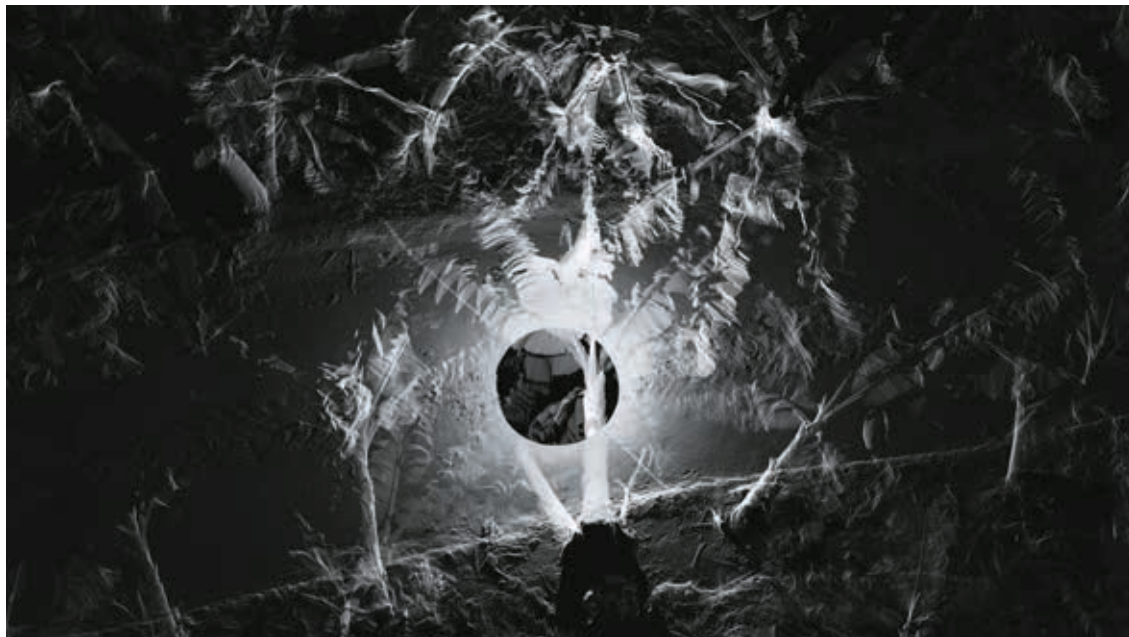
Videodrome 2 et Frac

Projections du 20 au 30 mai au Frac et du 28 au 30 mai à Videodrome 2

Un cycle de projections du Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur et de Videodrome 2 à Marseille, pensé par six étudiantes de l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence

Maëlle Hédouin, Mano Grambert, Claire Levy, Alix Volpe, Céline Kireche, Iulia Armand-Dusaussoy

En partenariat avec l'Institut d'études politiques / Sciences Po Aix-en-Provence



Mathilde Lavenne, *TROPICS*, 2018. Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur. © Mathilde Lavenne.

Frac, plateau multimédia

Du jeudi 20 au dimanche 30 mai durant les horaires d'ouverture du Frac.

Videodrome 2

49, cours Julien, 13006 Marseille.

Du 28 au 30 mai

Renseignements : 04 91 42 75 41.

Riche de plus de mille œuvres, la collection du Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur se distingue particulièrement par son fonds vidéographique, le plus important des Frac. Constitué de 129 œuvres vidéo, il se veut une fenêtre sur la création contemporaine, allant des productions emblématiques des années 1980, aux plus récentes. En 2021, dans une logique de valorisation et de diffusion à l'échelle locale, le Frac et Videodrome 2 amorcent un partenariat inédit et emblématique. Nichée au cœur de Marseille, cette salle de diffusion alternative donne à voir dans l'héritage des cinéclubs une programmation éclectique et exigeante articulant au cinéma de répertoire les enjeux de la création contemporaine dans ses formes les plus hybrides et expérimentales, tout en portant une attention particulière aux moments d'échanges et au dialogue. Convaincus de l'importance de la transmission des savoirs et des compétences, les deux structures s'engagent dans un projet pédagogique en confiant les rênes de la programmation à un groupe de six étudiants de l'IEP d'Aix-en-Provence.

Sous la houlette de professionnels des métiers de l'exposition et du cinéma, celles-ci ont porté un regard singulier sur les collections, en imaginant un cycle de projections autour de thématiques telles que le lien à l'autre, le rêve, ou encore l'identité. La programmation, intitulée *En perspective*, est ponctuée par des interventions de médiation avec le public.

L'évènement, prévu du 20 au 30 mai au Frac et du 25 au 27 juin à Videodrome 2, s'insère en partie dans le calendrier du Printemps de l'art contemporain, temps fort de la vie marseillaise qui voit se mélanger des visiteurs locaux et un public se déplaçant spécialement pour l'occasion. La déambulation des visiteurs, invités à découvrir des propositions vidéo diffusées dans ces lieux partenaires issus de deux quartiers bien différents de la ville, fera le lien dans ce projet commun.

Bastien Sbuttoni

Service civique au pôle programmation en région du Frac

Marie Andriol

Service civique à Videodrome 2, coordination et programmation

Le Voyageur, l'Obstacle, la Grâce

Centre d'art contemporain, Briançon

Exposition du 2 juillet 2021 au 17 octobre 2021

Vernissage jeudi 1^{er} juillet 2021 à partir de 18h

commissaire **Akim Pasquet**

Avec des œuvres de AAHT, Bruno Baltzer & Leonora Bisagno, Marie Bouts & Till Roeskens, Élodie Brémaud, Rebecca Brueder, David Casini, Laurie Dall'Ava, Nicolas Daubanes, Gaëlle Foray, Noémie Huard, Eugène Jouanno, Valérie Jouve, Quentin Lazzareschi, Antoine Palmier-Reynaud, Mili Pecherer, Johanna Perret, Guillaume Pinard, Jean-Xavier Renaud, Manon Recordon, Elsa Rossler, Momoko Seto, Rémi Voche



Bruno Baltzer & Leonora Bisagno, *Si je me souviens*, 2019

« Mais comment ressentir encore le sublime, à l'Anthropocène, puisque nous sommes désormais une force géologique de grandeur comparable aux chaînes de montagnes, aux volcans, à l'érosion ; question brutalité, c'est nous, nous les Modernes, qui en avons gorgé notre âme au point, là encore, de rivaliser avec la nature – nous qui partageons désormais le même devenir-rocher ? »

Bruno Latour, *Face à Gaïa*

La montagne est là, s'impose, *n'a souci d'elle-même*, ne désire être vue, mais pourtant nous surplombe, géante, inhumaine, magnétique. « La nature n'est qu'un autre nom pour l'excès », dit William James. L'embrasser du regard est possible à une certaine distance, perception vertigineuse qui imprime dans le corps humain une sensation d'insignifiance. Mais au corps à corps, le contrat est clair : il faudra s'adapter.

Le Voyageur, l'Obstacle, la Grâce est une exposition née des influences telluriques de la montagne, des attachements que les peuples humains nouent avec elles : de la contemplation à la traversée, jusqu'à l'exploitation industrielle et touristique, le fantôme occidental romantique de la Nature s'effrite, pour laisser place à une réalité de terrain brutale, mais pas moins mystique.

—

Centre d'art de Briançon

3, place d'Armes, 05100 Briançon

Ouvert du mercredi au dimanche, de 14h à 19h.

Entrée libre.

Renseignements : 04 92 20 33 14.

Vivre ici, dans un territoire hostile mais stratégique, entre le ciel et la terre, c'est d'abord se sentir étranger. La montagne nous rappelle qu'il n'y a aucune évidence à se tenir dans un lieu, qu'habiter ne va pas de soi. Qu'il s'agira de tisser des alliances avec le terrain, *de faire la carte et pas le calque*, c'est-à-dire d'instaurer des liens entre des points singuliers, en tracer d'autres, puis tendre de nouvelles lignes qui nous affectent, nous impressionnent, selon un chemin sensible qui nous est propre.

Lieu du sublime pour certains, lieu de la survie pour d'autres, les œuvres réunies au Centre d'art de Briançon figurent ce que signifie fouler le corps d'une altérité vivante, mue par des profondeurs qui nous échappent, ou encore vivre à ses pieds, traversé par son imaginaire. Entre errance et visions, *le Voyageur, l'Obstacle, la Grâce* traduit cette tension : celle de la survivance de traces laissées par des récits sensibles dans ce lieu commun, témoignages d'un devenir minéral, d'une mise en relation.

Akim Pasquet

Commissaire de l'exposition

Pascal Navarro

Tout va comme je vais

Un choix d'œuvres de la collection du Frac par l'artiste
en regard du travail de Pascal Navarro

Exposition du 17 juillet au 21 août 2021

Vernissage vendredi 16 juillet 2021 à partir de 17h

Pour cette troisième année de collaboration entre les Amis de Ceillac et le Fonds régional d'art contemporain Provence-Alpes-Côte d'Azur, l'église Sainte-Cécile accueillera des œuvres issues de la collection, en regard avec la pratique artistique de Pascal Navarro. Artiste dont les productions ont récemment rejoint le fonds, il apportera un soin particulier à mettre en dialogue son travail avec celui de ses contemporains, dans ce lieu d'exposition atypique situé au cœur des montagnes du Queyras.

Cécile Coudreau: Le Frac et l'association des Amis de Ceillac t'ont invité à réaliser une exposition dans l'église Sainte-Cécile, édifice typique du département des Hautes-Alpes en termes de construction.

Au cours de ta visite des lieux, tu as découvert l'ampleur du patrimoine historique que renfermaient l'église, mais aussi la commune. À ce titre, quelle dimension souhaiterais-tu mettre en exergue au cours de l'exposition ?

Pascal Navarro: Ceillac a l'aspect d'un village idyllique, situé au cœur d'une nature spectaculaire. Avec ses vieux chalets et ses quelques centaines d'habitants chaleureux, il semble protégé des méfaits du monde moderne, tout en profitant de certains de ses avantages par le biais du tourisme et de sa petite station de ski.

La réalité est autre. Il n'est épargné de rien. Le centre du village est placé en zone dangereuse et vit de fait sous une menace permanente,

exacerbée aujourd'hui par la crise sanitaire. En 1957, une crue du Cristillan a enseveli le village sous des milliers de tonnes de boue. Paradoxalement, cette catastrophe a fait entrer Ceillac dans la modernité. De nouvelles constructions ont été réalisées, et la station de ski a été développée. Le village, jusque-là victime de l'exode rural, a vu sa population augmenter. Le drame a finalement produit un nouvel essor. J'ai le sentiment que les habitants sentent aujourd'hui que ce chapitre est en train de se refermer. Le réchauffement climatique inquiète. L'économie et la vie de ce petit village de montagne devront se réinventer dans un nouveau contexte. Contrairement aux apparences, l'endroit n'est pas épargné par le passage du temps. Au contraire, il est partout, inscrit même sur les murs. Sur les cadrans solaires, il parle à la première personne. C'est à la devise d'un cadran solaire de la région qu'est emprunté le titre de l'exposition.

Cécile Coudreau: L'histoire, le passé, la mémoire, sont des notions qui t'intéressent particulièrement et qui se traduisent massivement dans ton travail par des dessins que tu qualifies de « néguentropiques ». Peux-tu revenir sur cette technique si particulière et préciser pourquoi elle sert si bien ta pratique artistique ?

Pascal Navarro: Mon travail joue avec le principe de conservation. Conservation des œuvres d'art, bien sûr, mais bien au-delà, de toutes choses. Techniquement, je réalise des dessins qui s'altèrent dans le temps, en travaillant avec des encres de différentes qualités. Certaines sont faites pour résister des centaines d'années à la lumière quand d'autres, plus ordinaires, s'effacent progressivement. De fait, le travail n'existe que comme moments, et pose de véritables questions aux conservateurs.

Cécile Coudreau: Les pièces qui ont été acquises en 2019 par le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur sont des productions récentes assez éloignées plastiquement de ton travail habituel. Tu t'émancipes même de la 2D pour proposer une œuvre en trois dimensions. Comment en es-tu venu à changer de proposition formelle et en quoi le propos reste malgré tout similaire à ces deux pratiques ?

Pascal Navarro: Le Frac a acheté un ensemble de dessins et une sculpture intitulée *Le Lit*. Cette sculpture a été réalisée à l'occasion de l'exposition personnelle *Le Stock et le Flux* à la Maison Salvani, qui s'organisait autour des notions de transmission et de perte. *Le Lit* est une sculpture en noyer massif. C'est un meuble qui a été découpé et réassemblé de manière à être facilement stockable. J'ai travaillé avec un ébéniste, pour que l'objet produit soit très beau. Ce lit a été construit par mon grand-père ébéniste que je n'ai pas connu et offert à mes parents. J'y ai très probablement été conçu. Après le décès de ma mère, mon père a voulu s'en débarrasser. Au-delà de l'affect personnel que j'ai avec cette pièce, il me semble qu'elle contient un fait marquant de notre époque où nous jetons des objets qui savaient résister au temps et contenaient un savoir pour les remplacer par des quantités incommensurables d'objets éphémères. Nous vivons dans une époque d'accélération entropique exponentielle.

Cécile Coudreau: En exposant des œuvres issues de la collection du Frac avec ton travail, un regard croisé entre les différents univers artistiques émerge et donne corps à un accrochage scrupuleusement pensé. Comment as-tu opéré ces choix ? Selon quelles conditions ?

Pascal Navarro: L'exercice qui consiste à construire une exposition collective en dialogue avec son propre travail implique d'articuler de nombreux éléments dans un contexte lui-même signifiant, à savoir une église dédiée à sainte Cécile, qui n'est plus utilisée que pour les enterrements. C'est mon point de départ. Ensuite, je cherche à établir des dialogues entre ces trois points cardinaux, mes recherches actuelles, les pièces du Frac, le lieu. Il y est question de conservation, de perte, de menace.



Pascal Navarro, *Le lit*, 2019, lit en noyer transformé, 36 x 36 x 36 cm. Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

—
Église Sainte-Cécile

05600 Ceillac

Ouvert tous les jours de 17h à 19h sauf le dimanche.

Victoire Barbot et Karine Debouzie

Résidence et ateliers au Village vacances du Brusç de juin à août 2021
Restitution de la résidence de Victoire Barbot et des ateliers de
Karine Debouzie, accompagnée de l'exposition d'œuvres des deux
artistes mercredi 25 août de 16h30 à 19h30, Village vacances du Brusç

En partenariat avec les Activités sociales de l'énergie Provence-Alpes-Côte d'Azur et la CMCAS de Toulon.

La saison estivale du Village vacances du Brusç à Six-Fours-les-Plages s'ouvrira sur la résidence de l'artiste Victoire Barbot dont le travail a récemment rejoint les collections du Frac. L'œuvre de Victoire Barbot intègre les notions d'écoresponsabilité vers lesquelles les Activités Sociales de l'Energie sont aussi engagées. Pour l'artiste, la « peinture », faisant fi du pigment, régénère un passé parfois étouffé. Son expérience sur le terrain et sa capacité à aller vers l'autre donneront lieu à la production d'œuvres que les visiteurs découvriront dans une exposition à l'issue de la résidence. L'exposition présentera également le travail mené par les électricien.ne.s et gazier.ère.s en vacances et celles et ceux habitant en proximité, avec l'artiste Karine Debouzie au cours d'ateliers pour expérimenter la matière plastique, dans tous les sens du terme !
Pouvons-nous d'ailleurs vraiment nous passer des matières plastiques ?

Depuis plusieurs années, le Frac, installé dans un bâtiment contemporain à Marseille, et les Activités sociales de l'énergie sur la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, disposant de plusieurs Villages vacances disséminés sur le territoire régional, ont développé une réflexion commune. L'aide accordée par la Drac aux artistes plasticiens dans le contexte de la crise de 2020 a esquissé ce projet de résidence ponctué d'ateliers et jeté les bases de cette aventure qui associera aussi la CMCAS de Toulon.

Les Activités Sociales de l'énergie et le Frac engagent dans ce contexte un partenariat de trois années, avec le projet d'un parcours dans différents villages vacances de la région impliquant également des structures territoriales sur le long terme. Cette initiative croise les disciplines, qu'elles soient culturelles, sportives, associatives, industrielles, autour d'un but commun : créer de la curiosité, permettre l'ouverture vers tous les secteurs d'activités et réfléchir ensemble aux enjeux et aux impacts de ces matières, plastiques ou non, dans nos vies.

Village vacances du Brusç

393, corniche des Îles, 83140 Six-Fours-les-Plages
Renseignements : 04 94 07 88 00.



Karine Debouzie, *Propagation 3*, 2017, mobile en PVC expansé noir 3 mm, peinture acrylique jaune, 26 x 80 x 130 cm.
Courtesy de l'artiste.



Victoire Barbot, *Sans titre pour A*, 2020, papier 140 x 120 x 2 cm pour chaque élément du diptyque, collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Le Studio de poche Olivier Rebufa

**Un outil nomade de médiation du Frac
conçu en étroite collaboration avec l'artiste**

Le Studio de poche trouve son origine dans l'univers de la *Série Télé*, ensemble de photographies de la collection du Frac dans lesquelles Olivier Rebufa rejoue des scènes de films cultes.

Forts de l'expérience du développement d'outils de médiation aux multiples facettes : jeux, expérimentations, protocoles d'œuvres à réaliser... c'est l'envie d'ouvrir les voies du récit par la pratique photographique qui a réuni les équipes du Frac, du Centre photographique Marseille et l'artiste Olivier Rebufa. L'invitation faite à un artiste à prendre part au processus de conception d'un outil a permis un éclairage nouveau sur les modes de partage et de transmission d'un travail artistique. Son protocole d'atelier permet à chacun de se projeter dans un monde réel ou fictif selon son imaginaire et les sujets qui lui tiennent à cœur. Cette approche participative a inspiré la création d'un dispositif mobile permettant l'élaboration d'une photographie en croisant des champs variés tels que l'autoportrait, la citation, le cinéma, l'écriture de récits...



Les éléments du Studio de poche Olivier Rebufa.

La conception des outils de médiation relève d'un enjeu fort lié à la mission de diffusion et de sensibilisation des publics du Frac. La forme de ses objets facilement transportables – sac, boîtes, valises – est plus légère qu'une exposition et permet d'atteindre les structures et établissements scolaires à travers tout le territoire régional, en proposant des activités adaptées à différents groupes. Après un temps de prise en main accompagné par l'équipe du Frac, l'emprunteur peut guider le projet et le rythme des séances de manière autonome. Ces outils reprennent les trois piliers de ce qui constitue aujourd'hui le parcours d'éducation artistique et culturelle des jeunes : s'approprier des connaissances, aborder l'art par la pratique et rencontrer des œuvres, des artistes. Ils témoignent aussi d'une volonté de décloisonner les champs d'action, et de mettre en place de nouvelles formes de transmission.

Les approches de médiation de l'équipe du Frac s'adaptent et se renouvellent selon les horizons artistiques, les projets et les publics rencontrés. Elles sont orientées sur l'expression des publics et leur rencontre singulière avec les œuvres. Les outils nomades sont un vecteur important de cette politique de transmission car ils invitent les participants à s'imprégner d'un univers, à s'emparer des œuvres et à en proposer des interprétations. L'accompagnement lors des formations souligne le souhait de donner une grande liberté aux différents points de vue et ressentis. Il est précieux d'apporter des repères et des clés d'entrées sur l'œuvre et l'artiste, mais c'est le partage du regard de chacun qui fait naître un moment fort et marquant autour d'une œuvre. Tout comme Olivier Rebufa, l'équipe du Frac aime aller à la rencontre des autres et cherche à travers le déploiement de ces outils à susciter curiosité et envie d'aller plus loin.

L'élaboration de ces outils constitue l'occasion pour l'équipe de questionner son approche et de faire fonctionner créativité et intelligence collective pour donner naissance à des idées, concepts et formes. Le travail en groupe fait partie intégrante du processus, ainsi que les phases de tests qui jalonnent la création de ces dispositifs. Échanges entre professionnels, collaborations avec les artistes, interactions avec les différents interlocuteurs (graphistes, designers, etc.), premiers regards des utilisateurs, constituent des moments précieux afin de s'assurer de la pertinence et de la fonctionnalité effective des jeux et activités proposés. Ces phases de conception collégiales sont primordiales afin d'élaborer des outils ouverts à tous qui permettent également de nourrir de manière transversale les pratiques professionnelles et personnelles de chacun.

Lola Goulias

Chargée des publics et de la médiation

Clémence Plantard

Coordinatrice des projets éducatifs en région



Les trois Studios de poche Olivier Rebufa.

Le regard de l'artiste

Échange avec Olivier Rebufa sur la création du Studio de poche

Lola Goulias et Clémence Plantard : L'outil éducatif que tu as conçu met en scène le corps à travers des objets et des poupées. Peux-tu nous parler du rôle de la représentation dans ton travail ?

Olivier Rebufa : Je parlerais plutôt d'autoreprésentation. En découle la mise en scène dans une photographie narrative. Un monde réduit, lilliputien, où se crée un « décalage », la possibilité d'une « inquiétante étrangeté » entre figure humaine, jouets et poupées.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Qu'est-ce qui t'a donné envie de développer un outil pédagogique autour de ton travail ?

Olivier Rebufa : C'est la découverte des outils nomades du Frac. En 2014, je préparais un atelier et il y avait dans la pièce l'outil nomade *l'Autobiographie selon Sophie Calle*. J'ai tout de suite pensé au coffre à jouets, la panoplie, le castelet. J'ai eu parfois envie d'éditer un petit bouquin de mes expériences avec les publics mais cet objet me paraissait encore plus pertinent, pour pouvoir réaliser rapidement une photographie inspirée de ma pratique.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Pourquoi ce titre, « Studio de poche » ?

Olivier Rebufa : Je n'ai pas créé cet outil seul. C'est un long travail d'équipe qui a pris du temps. Cela faisait plusieurs réunions où nous nous posions la question du titre et c'est l'une d'entre vous qui a fait cette proposition, que nous avons validée.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Avais-tu déjà des expériences de transmission auprès de (jeunes) publics ?

Olivier Rebufa : Énormément. Depuis le début des années 1990 en arts plastiques avec le collectif Artstudio et c'est la Drac Paca qui m'a proposé en 1994 de faire un atelier avec une classe de CP de l'école de Puyricard selon ma pratique d'autoportraits. Depuis, je n'ai cessé d'en faire, de la maternelle aux seniors en passant par l'IUFM, les *workshops* en école d'art, les enfants des rues de Dakar, etc. Je ne peux pas les compter, plus d'une centaine. J'aime ça ; j'ai une curiosité de l'autre, de voir comment il appréhende la technique, la thématique, où se trouve sa sensibilité et l'intelligence de l'image. Cela m'apporte beaucoup. En retour le plaisir de diriger les ateliers, de permettre d'aborder cette pratique cathartique, de transmettre aux néophytes le plaisir de l'art et plus particulièrement de la photographie. Être en phase avec le monde, à sa rencontre.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Quels sont pour toi les enjeux d'un tel outil notamment pour la diffusion de ton travail ?

Olivier Rebufa : Avant la diffusion de mon œuvre c'est vraiment de donner au public le plaisir d'une fabrication du réel, une reconstruction du monde avec des éléments simples qui laissent facilement la place à l'imaginaire et l'imagination.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Quels étaient pour toi les principaux éléments à transmettre vis-à-vis de ta démarche ?

Olivier Rebufa : Une technique, une pratique artistique, comment ma démarche s'inscrit dans l'art. Comprendre comment, dans le processus de création, les artistes s'appuient sur l'histoire de l'art et de la photographie.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Comment se sont développées les séances de travail, de réflexion avec l'équipe ?

Olivier Rebufa : Elles furent nombreuses et se sont toujours passées dans une bonne ambiance collégiale. J'ai essayé d'apporter au mieux mes idées mais l'expérience de l'équipe au niveau de la pédagogie et de la mise en forme de l'objet était primordiale !

Lola Goulias et Clémence Plantard : Aurais-tu un exemple à citer de réappropriation du matériel de la valise ?

Olivier Rebufa : Oui, j'ai vu comment au cours d'ateliers les enseignants ont pu réaliser des images où ils se mettaient en scène, mais j'attends maintenant avec curiosité des retours d'ateliers où je n'aurais pas été présent, où le Studio de poche aura pris toute son autonomie.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Comment se sont déroulés les ateliers que tu as réalisés avec le Studio de poche ?

Olivier Rebufa : J'ai eu le plaisir d'animer les premières séances en collège avec le prototype du Studio de poche. Cela se passe toujours dans la bonne humeur, l'envie de faire, l'implication et l'inventivité.

Lola Goulias et Clémence Plantard : Es-tu content du résultat ?

Olivier Rebufa : Je pense que nous avons réussi à créer un outil nomade intelligent, attractif et ludique, j'en suis fier et il me tient également à cœur de connaître le sentiment des autres pour nourrir mon approche.



Les accessoires et éléments du Studio de poche Olivier Rebufa.

Passers de culture

Un projet de réseau à l'échelle du bassin d'établissements scolaires de La Seyne-sur-Mer

Avec les écoles élémentaires Saint-Exupéry, Léo-Lagrange-2, Marcel-Pagnol, Toussaint-Merle, La Seyne-sur-Mer ; l'école Lei-Marrounié, Ollioules ; le collège Jean-L'Herminier, le collège Paul-Éluard, La Seyne-sur-Mer ; et le collège Les Eucalyptus, Ollioules.

Artiste invité Olivier Rebufa
Écrivaine invitée Lucile Bordes

Exposition de valorisation du 8 au 30 juin 2021 à la Villa Tamaris Centre d'art
Circulation de l'outil nomade du Frac de décembre 2020 à avril 2021
Résidence d'Olivier Rebufa et ateliers à la Villa Tamaris Centre d'art du 29 mars au 1^{er} avril et du 4 au 7 mai 2021
Ateliers d'écriture avec Lucile Bordes dans les classes du 1^{er} degré en avril

En partenariat avec la Direction des services départementaux de l'Éducation nationale 83, la Délégation à l'éducation artistique et culturelle du rectorat de Nice, Atelier Canopé 83, la Villa Tamaris Centre d'art Métropole Toulon-Provence-Méditerranée et le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Passers de culture est un dispositif à l'initiative de la mission Éducation artistique et culturelle de la DSDEN du Var, la DAAC du rectorat de Nice et de la Villa Tamaris Centre d'art qui a pour objectif de rassembler dix classes de CM2 et de 6^e du bassin de La Seyne-sur-Mer autour d'une problématique liée à la création contemporaine. Cette année, dans le cadre d'un partenariat tissé avec le Frac, le Studio de poche d'Olivier Rebufa est au cœur de la proposition faite aux enseignants. Forte de la découverte du Studio de poche lors de sa première circulation dans la région l'année passée, l'équipe a souhaité proposer aux classes participantes d'articuler le projet autour de la démarche d'Olivier Rebufa. Après un temps de rencontre avec l'artiste et un atelier de prise en main avec l'équipe pédagogique, chaque classe est invitée à réaliser un projet collectif à l'aide de l'outil, qui circule entre les établissements tout au long de l'année.

Écriture du scénario, étude de la mise en scène, réalisation du décor, choix des accessoires et enfin prise de vue sont autant d'étapes rythmant les créations des élèves, avec la complicité de l'artiste. Les jeux et activités annexes du Studio de poche utilisés en parallèle ont permis aux élèves de découvrir la démarche de l'artiste, de mieux appréhender son univers et de s'approprier le procédé d'Olivier Rebufa pour créer leur propre photographie. Un temps de pratique en compagnie de l'artiste a été organisé début avril afin de permettre aux élèves de finaliser leurs prises de vue avant l'exposition de leurs productions. Les travaux ont été échangés entre binômes de classes afin que les élèves puissent produire des textes sur les photographies de leurs camarades. En mai productions photographiques et textes seront exposés à la Villa Tamaris Centre d'art.

En chemins

Workshop avec Anaïs Lelièvre et un groupe de jeunes de l'Établissement pénitentiaire pour mineurs de Marseille, organisé par le Frac en collaboration avec le service éducatif de l'EPM.

À la suite de sa participation à l'exposition *Des marches, démarches*, par la transformation du plateau expérimental du Frac en un paysage de flux graphiques, Anaïs Lelièvre est invitée à concevoir un *workshop* à l'EPM, établissement pénitentiaire pour mineurs. Le partage de son processus de travail a pris la forme d'un cheminement collaboratif à partir du motif d'une cartographie. Dans un sas au cœur de l'EPM, lieu de passage entre plusieurs espaces, une carte déploie de multiples chemins sur les murs, le sol et le plafond. Le motif imprimé sur adhésif est celui d'une ancienne cartographie dessinée à la main (carte de Cassini du XVIII^e siècle), avec un zoom avant sur Marseille et un zoom arrière sur ses environs, invitant à une promenade visuelle, comme si l'on s'approchait ou s'éloignait. Cette cartographie d'un autre temps montre un territoire dont on constate qu'il est aujourd'hui différent, et dont on imagine qu'il devrait encore évoluer. Les participants sont invités à activer cette transformation, en suivant le mouvement sinueux des chemins tracés pour les poursuivre autrement.

Le groupe de jeunes partit à l'aventure, en errance, sans connaître la suite, sans trajectoire prédéfinie. Nous avons cheminé, en proposant peu à peu des pistes, des hypothèses, qui n'ont cessé de se modifier et de s'amplifier. Les premiers découpages ont isolé des formes évoquant des figures vivantes, animales, notamment sous-marines. Puis, en collant ces éléments sur le mur, nous avons projeté de rassembler les grands morceaux dans une zone pour disséminer les plus petits autour.

Mais un tentacule prolongé est devenu telle une grande route et ce chemin s'est ramifié en plusieurs dimensions et se sont rejoints. Ce hall, carrefour de circulation, s'ouvre désormais sur une sorte de grande carte, invasive et dans laquelle on peut entrer. Cette carte arpentable ne figure aucun lieu existant. Elle transcrit son propre processus, ce cheminement collectif, et devient elle-même un lieu. Les « chemins de l'imagination », dit un participant ; mouvement « sans fin » poursuit un autre. Les chemins de la vie aussi, avec des carrefours, des décisions de directions à prendre, des avancées, des tournolements en rond, des allers-retours... et des rencontres au croisement de plusieurs chemins. Un réseau de liens entre tous les participants, la circulation du vivant, un réseau sanguin, une énergie collective, des palpitations. « À la fois désordonné et ordonné », répond un regardeur.

Le regard circule à mesure que le corps se déplace, et découvre des effets visuels brouillant le proche et le lointain : un chemin arrivant à un angle se poursuit sur le mur immédiatement à côté mais aussi sur le mur au fond ou sur le plafond, qui sont pourtant à distance. À mesure que le visiteur déambule, l'illusion apparaît pour disparaître et laisser place à une autre, ailleurs. Au gré de la marche, l'observation semble sans fin, les chemins se combinant puis se dissociant de multiples manières. Et l'ensemble pourra encore se poursuivre grâce aux chutes et morceaux restants, permettant de proposer de nouvelles ramifications, et de remplacer chaque fois différemment les parties usées au fil du temps.



Vues de l'installation dans le sas de l'Établissement pénitentiaire pour mineurs de Marseille.

Relecture d'une architecture

Diego Ortiz et Hernan Zambrano (Les Petits Labos*) ont proposé à un groupe de cinq personnes, aveugles et déficientes visuelles, de créer une maquette du bâtiment du Frac à travers leur propre relecture de cette architecture. Le résultat de cet atelier se présente sous une forme qui concilie des nécessités fonctionnelles (résistante, manipulable, pénétrable) et des qualités esthétiques (jeux de couleurs, choix de matériaux et peintures). L'objectif de ce projet était de proposer un échange fertile entre les visions et les idées de chaque participant.

* Les Petits Labos est un laboratoire de recherche et de création interdisciplinaire. Son principal objectif est d'explorer des nouveaux modes de production écoresponsable au service de la création artistique et en harmonie avec le développement durable. Installé au sein de Coco Velten à Marseille, il est mené par un collectif d'artistes souhaitant éprouver, par l'art, leur engagement à travers des créations collectives dans lesquelles convergent l'art, l'écologie et les nouvelles technologies.

Conçu par l'architecte Kengo Kuma, l'habillage en verre de la façade du Frac instaure d'emblée une relation à la lumière. Le bâtiment laisse transparaître la saisonnalité extérieure tout en préservant l'opacité, indispensable à l'existence des expositions à l'intérieur. Nous nous sommes alors interrogés sur le type de réception des déficients visuels de ce changement de lumière, mais aussi de cet usage de perles d'émail qui confèrent un caractère unique à chacune des 1 500 dalles. Comment perçoivent-elles les subtilités de ce geste architectural ? Comment pourraient-elles le traduire à une échelle réduite ?

Lors d'une exploration du bâtiment en compagnie d'un médiateur du Frac, les participants ont pu exprimer leurs ressentis des espaces, des dimensions, des textures et des couleurs de ce lieu. La façade notamment, par ce motif du « pixel », ainsi que les éléments structurels apparents et les poutres métalliques, leur sont apparus comme des gestes signifiants. Si les reflets du béton ciré et la résonance de certains espaces ont pu les troubler, c'est sans doute cette dualité entre la fonction de la façade et celle des espaces intérieurs qui a le plus interrogé les participants.



Vues de l'atelier au Frac.

Le recueil de leurs impressions nous a permis de faire émerger un processus expérimental de création à travers deux axes de travail : la réalisation d'une maquette architecturale et une réécriture tactile de cette façade. En premier lieu, il nous fallait déterminer l'échelle de cette maquette. C'est ainsi que les dimensions d'une dalle de verre de la façade sont devenues celles du socle support de la maquette. Un « pixel » de 120 x 60 cm. Ensuite, les participants ont été invités à glaner du bois, du plastique, du métal ou tout matériel non utilisé qu'il leur semblait intéressant d'apporter. Cet inventaire a été complété par la création de modules d'assemblage imprimés en 3D pour encastrent les matériaux récupérés. Le plateau atelier du Frac est devenu, en quelques séances, un véritable atelier de fabrication. Divisé en différents espaces de travail, pour permettre aux participants de travailler en parallèle le bois, la peinture et l'assemblage des modules, le plateau atelier a petit à petit vu émerger le squelette de la maquette avant qu'elle ne prenne sa forme définitive.

La seconde intention de cet atelier a été de développer un langage de la couleur et de la texture sur la façade de cette maquette qui fasse écho à des systèmes d'écriture inclusifs. En répartissant la surface entre la verticalité pour les voyants et l'horizontalité pour les non-voyants, nous avons tenté de concevoir un langage commun. À travers la création de mots-clés, qui font allusion à nos différentes perceptions de l'architecture, nous avons transformé la façade en dégradés de couleur et en idiomes tactiles. En intégrant cette diversité dans le processus global de création, nous souhaitons que cette maquette donne naissance à une vision composite du bâtiment, née de la rencontre entre les mondes de personnes voyantes, aveugles et déficientes visuelles. L'un des axes de création que nous développons avec notre structure Les Petits Labos est la matérialisation des phénomènes invisibles. Ici, il ne s'agissait pas tant de matérialiser un phénomène à proprement parler, mais de proposer une expérience sensorielle du bâti, abordé sous le prisme de la perception, ou plutôt des limites de celle-ci.

Le Frac fait œuvre commune avec Aix-Marseille Université



Vincent Ceraudo, *The distance between the viewer and I (part I & part II)*, 2014. Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Qui le sait ? Le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur est riche d'une très importante collection d'œuvres vidéo. Ce fonds de 129 films, qui s'enrichit d'année en année, offre un regard essentiel sur l'évolution de ce médium dans la création contemporaine. Pour le mettre en valeur et le sortir de ses réserves, un partenariat astucieux a été mis sur pied avec Aix-Marseille Université, AMU : un *workshop* grandeur nature avec exposition à la clé.

Dans le cadre d'un partenariat initié en 2020, il a été imaginé d'utiliser le fonds vidéo du Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur pour un projet commun : un véritable travail de commissariat d'exposition conduit par des étudiants du master Arts plastiques et Sciences de l'art. « Nous avons envie de porter à la connaissance du plus grand nombre les œuvres que nous abritons, commente la direction du Frac. Et d'instiller davantage de recherche dans nos compétences. » Dès lors, rien de plus logique qu'un rapprochement avec l'université et ses multiples départements et compétences.

Trouver la clé de voûte

La règle du jeu est simple. Une présélection de 27 œuvres vidéo acquises entre 2015 et 2020¹ a été effectuée par Cécile Coudreau, responsable de la programmation en région du Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur. La plupart d'entre elles offrent un regard sur le monde – il peut s'agir d'enjeux sociétaux et/ou de la formation d'un imaginaire contemporain. Leur longueur est variable, entre 3 et 90 minutes. Après leur visionnage et la mise en œuvre d'une réflexion collective, les étudiants sont invités à cerner et documenter une question spécifique – un dispositif filmique particulier, une thématique, une construction temporelle, un récit fictionnel, une élaboration documentaire, etc. Il leur faudra ensuite découvrir le lieu qui accueillera l'exposition. Repérer ses spécificités, envisager l'implantation des œuvres, imaginer les regards, répartir les moniteurs.

Une responsabilité inédite

Je rencontre la vingtaine d'élèves impliqués dans le projet au Frac, par une après-midi de janvier. Ils sont là pour visionner une partie de la sélection, accompagnés de Fabien Faure, maître de conférences à Aix-Marseille Université, critique et historien de l'art. « Ils se confrontent à une question centrale : que fait-on avec les œuvres d'art ? La responsabilité du commissaire d'exposition envers les artistes et leurs œuvres est grande ! pointe l'enseignant. Le niveau d'exigence de l'exercice est élevé... » Il souligne encore « l'intérêt de passer derrière le décor, de découvrir toute une palette de métiers de l'ombre : la médiation, la régie, la technique... » Et puis, en ces temps de Covid qui minent bien des étudiants, cette sortie est l'occasion d'une échappée. Ceux qui sont embarqués dans le projet peuvent enfin tester grandeur nature leur cohésion, leur capacité à mettre en commun. Au-delà du groupe Facebook qu'ils ont créé.

Les défis du penser collectif

Parmi les étudiants, les profils sont très variés. Il y a par exemple Laurie, 35 ans, infirmière libérale qui avait, plus jeune, suivi une licence d'arts plastiques. Elle a déjà visionné une partie des vidéos : « Heureusement que c'est en trois temps ! Il y a des choses ultra-contemporaines. D'autres plus conceptuelles. Certaines sont axées sur la mémoire, d'autres sont plus politiques et les esthétiques sont très variées. Certaines nous parlent et d'autres pas. L'intime, le personnel et le récit individuel interagissent... »

Inès, elle, est une jeune Arlésienne de 22 ans. Elle évoque la vidéo *The Digger*, d'Ali Cherry, qui parle d'un site archéologique à côté d'Abou Dabi avec de très belles images, beaucoup de poésie. Sa préférée à ce moment-là. « Chacun a son regard. C'est un challenge d'accéder à des certitudes comme de défendre ses idées. » Julien a un an de plus qu'elle. « Jusqu'à présent, il s'agissait de nos propres travaux et d'enjeux prédéfinis. Là nous avons l'occasion de travailler un autre matériel, apprécie l'étudiant. Et je découvre que respecter l'intention d'autres artistes n'est pas forcément évident. Surtout, il faut en trouver une lecture pertinente. » Lui a adoré *la Vie héroïque de B.S. : As a tribute...* de Hoël Duret, qui tente la synthèse d'un siècle de création industrielle.

Des connexions évidentes

Le Frac se présente donc comme un labo partenaire idéal, qui offre matière première, compétences et bienveillance. Maryline Crivello, première vice-présidente de l'AMU, historienne et passionnée d'art, s'en réjouit. « Il faut dépasser les murs, décroquer les savoirs, travailler avec les autres acteurs de son territoire », exhorte-t-elle. Avant de poursuivre : « Pour ce faire, il est nécessaire de créer les lieux et dispositifs qui s'y prêtent, permettent la rencontre des publics et favorisent le débat. » À ses côtés, Robert Fouchet, conseiller du président d'AMU en charge de la culture, renchérit : « Mon idéal est l'université belge de Louvain. De gros budgets y sont dédiés à la culture, avec des concours, des prix, des réflexions, des expositions. Il y a mille pistes à explorer ! » Quant à savoir quel fil rouge sera déroulé et quelles œuvres ont été sélectionnées... Il nous faudra attendre la rentrée universitaire prochaine et l'accrochage prévu en octobre 2021 pour satisfaire notre curiosité. Ce sera pour nombre d'entre nous l'occasion de découvrir le site Turbulence, sur le campus Saint-Charles, au cœur de Marseille et d'Euroméditerranée. **Nathania Cahen** pour Marcelle média et pour Ce même monde

¹ Les artistes qui ont été choisis témoignent des développements récents de la pratique audiovisuelle. La sélection donnée à découvrir est particulièrement représentative des cinq dernières années d'acquisitions du Frac, dont certaines vidéos n'ont, à ce jour, jamais fait l'objet d'une présentation publique.

Un parcours urbain et artistique

Le Train Bleu – de scène en scène : un itinéraire côtier

samedi 22 mai de 14h à 20h

À suivre en famille dès 7 ans, au sein du quartier Joliette-Arenc, concocté par les structures du J5/Archiculturel et le collectif Safi. Ce temps passé en famille sera clôturé avec le spectacle *Mon prof est un troll* par la Compagnie Souricière présenté au Théâtre Joliette à 19h.

Parcours proposé par le Théâtre Joliette, en collaboration avec le J5/Archiculturel

DEHORS les paysages sont vivants

14h – 17h30, Balade avec le collectif Safi

Suivre la piste du végétal et découvrir la vie au creux de la faille d'asphalte. Le collectif Safi vous invite à marcher dans les interstices du quartier en transformation de la Joliette, à entrer en conversation avec les entités animales et végétales qui le peuplent pour laisser apparaître la ville vivante, inattendue. 17h30, Goûter au Théâtre Joliette à l'issue de la balade

Cueillir le fruit, l'urbanité par la racine

18h, Projection de courts films animés, Théâtre Joliette, Collectif Safi, durée 45 min

Les quatre films animés, en papier découpé, qui constituent cette série, puisent dans un répertoire de savoir-faire de quatre habitants du quartier du Grand Saint-Barthélemy. À partir de cueillettes sauvages avec le collectif SAFI, ils laissent ressurgir des souvenirs et relatent les liens féconds qu'ils entretiennent avec une plante.

Ces films ont été conçus dans le cadre de la résidence du collectif SAFI au ZEF - scène nationale de Marseille / D'après une idée originale de Dalila Ladjal et Stéphane Brisset / Réalisation : Sabine Allard, Marie-Jo Long et Rémi Dumas / Production : Collectif SAFI / Ce projet a reçu le soutien de la DRJSCS Paca et la Drac Paca en 2010 dans le cadre du programme « Identité, parcours & mémoire ».

SAFI - du Sens, de l'Audace de la Fantaisie et de l'Imagination, est un collectif d'artistes plasticiens fondé en 2001 par Stéphane Brisset et Dalila Ladjal puis rejoint par de nombreux compagnons de route.

Mon prof est un troll

19h, spectacle – Théâtre Joliette

texte Dennis Kelly / mise en scène Vincent Franchi / Compagnie Souricière
durée 50 min / spectacle à partir de 7 ans

Comment faire face à l'injustice, à la domination et à l'exploitation quand on est enfant ? Vers qui se tourner quand les adultes ne vous prennent pas au sérieux ? Comment résister ? *Mon prof est un troll* est une fable à l'humour corrosif qui décrit la complexité du monde à travers le regard de deux enfants turbulents.

Production compagnie Souricière • coproduction Théâtre Massalia - Scène conventionnée d'intérêt national art, enfance et jeunesse - Marseille, Théâtre des Halles - Avignon, Centre dramatique des villages du haut Vaucluse, Fabrique Mimont - Cannes, Réseau Traverses • la compagnie Souricière est soutenue par la Ville de Toulon, la Métropole Toulon-Provence-Méditerranée, le Département du Var, la Région SUD et la DRAC PACA

Tarifs

Tarif enfant / balade, goûter et spectacle : 8€
Tarif adulte / balade et spectacle : 10€

Informations & réservations

Au guichet du Théâtre Joliette et par téléphone au 04 91 90 74 28

Du mardi au vendredi de 13h à 17h

Réservation par mail à l'adresse :

resa@theatrejoliette.fr

FRAC

Provence
Alpes
Côte d'Azur

Entrée libre

Trafic

29
& 30
jan.
2022

Salon de l'édition indépendante, Marseille

TraficSalon

Tu es artiste,
éditeur, étudiant ?
Vous êtes
une école d'art,
une galerie,
un centre d'art ?
Un stand attend
vos éditions !

Appel à
participation
du 22 juin au
19 septembre 2021 !

20, bd de Dunkerque, 13002 Marseille
accueil@fracpaca.org
www.frac-provence-alpes-cotedazur.org
+ 33 (0)4 91 91 27 55

Le Fonds régional d'art contemporain est financé
par le ministère de la Culture, Direction régionale
des affaires culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur
et la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur.



Prochain numéro à paraître en octobre 2021 :

Ce même monde, numéro 7

Le magazine du Fonds régional d'art contemporain

